









L'ART

PHÉNICIEN

PETIT RÉPERTOIRE


LIBRARY
NOV 03 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

EN MEMOIRE DE

DAVID CORM

QUI FUT DE TOUTE SON AME

UN PEINTRE LIBANAIS



LIMINAIRE

" L'Art qui de Dieu est presque le Neveu ".

Dante

Il eut été trop beau de pouvoir nous contenter de n'ecrire que quelques lignes, en guise de préface, au seuil de cet ouvrage. Mais dans les conditions où se posent à présent, au Liban, le problème national et les corollaires d'ordre esthétique qui doivent s'y rattacher, cette ambition est impossible. Il faut nous résigner, avec l'ami lecteur, à un minimum de laconisme, qui soit plus explicite.

Les 410 illustrations qui composent ce premier volume d'une série intitulée : " *Documents* ", sont choisies, pour la plupart, parmi les 644 gravures du chef-d'œuvre de Georges Perrot et Charles Chipiez, consacré à *l'Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, tome III, *Phénicie*, Hachette et Cie., Paris 1885.

Nous y avons joint plusieurs autres modèles que nous avons extraits des ouvragss suivants : *L'Art des Origines à nos jours*; *Mythologie Générale*; *Histoire de la Découverte de la Terre* : Larousse éditeur; — *Les Merveilles de l'Art*; *Encyclopédie des Beaux Arts*, par L. Hourticq; — *Dictionnaire illustré de la Mythologie et des Antiquités*, par P. Lavedan : Hachette

éditeur; — *Les Monuments Antiques de l'Algérie* tome I, par P. Gsell : Fontemoing éditeur; — *Le Passé de l'Afrique du Nord* par E. F. Gautier : Payot éditeur; — *La Syrie Antique et Médiévale*, par Dussaud, Deschamps et Seyrig; Geuthner éditeur, Paris; et le *Catalogue des Monnaies Antiques* du British Museum, Volume *Phoenicia*, Londres.

En les faisant redessiner hâtivment pour les mettre à la disposition des collaborateurs de l'Exposition Libanaise à New-York, nous avons essayé, autant que possible, de conserver à ces images leur caractère original. Pleinement conscients des imperfections de ce premier travail, nous n'avons d'autre but, en le publiant, que de poser un jalon sur le route infinie qui s'ouvre à nos artistes pour instaurer un art nouveau, qui soit local et général et qui puisse contribuer, dans la mesure de ses moyens, à la restauration des valeurs libanaises. Ils feront mieux que nous, s'ils veulent bien remplir, comme nous l'attendons d'eux la haute mission qu'ils doivent à leur pays.

* * *

Certains de nos adversaires se plaisent à proclamer que l'art phénicien n'a jamais existé. Ils vont crier, en face de ce livre, que cet art phénicien, tel que nous en publions les vestiges magnifiques, ne fut qu'une copie service de l'étranger.

Les 920 grandes pages du magistral ouvrage que

Perrot et Chipiez, pour ne citer que ces auteurs, ont consacrées à l'Art Phénicien, prouvent tout le contraire. Elles furent établies par les consciencieux historiens sur l'autorité des principaux archéologues qui se sont intéressés aux productions de nos aieux, et dont nous donnons à la fin de ce livre, une courte nomenclature.

La suite des « *Documents* » que nous livrerons bientôt au public, et qui sont tirés des innombrables travaux de nouveaux érudits et des précieuses trouvailles des plus récentes fouilles, apporteront une éclatante confirmation aux prémices déjà posées par Perrot et Chipiez.

Certes, l'on trouvera parmi les lignes et les formes d'un art aussi complexe et composite que l'art phénicien, plus d'un trait qui les apparente aux styles des pays voisins : l'Egypte, l'Assyrie, la Grèce, etc . . . Nos régions sont si proches qu'il est tout naturel que par certains côtés leurs arts se ressemblent. Cela ne justifie pas pourtant la prétention de dénier aux types phéniciens tout caractère de création et d'originalité. Il est encore plus injuste de comparer les premiers rudiments de l'art phénicien à la dernière expression de son évolution chez les peuples qui l'ont assimilé.

Si les Phéniciens furent les premiers à créer un modèle, devenu classique plus tard en Egypte ou en Grèce, ce n'est pas ici le lieu de discuter la question. Chercher, dans la nuit des temps, la priorité de la

composition d'un signe plastique équivaut à vouloir délimiter, entre le flux et le reflux d'un océan, la part qui révient à la source des fleuves qui l'ont alimenté. L'entreprise n'est pas impossible, mais elle dépasse le but de cet ouvrage.

Les arts de tous pays s'inspirent les uns des autres. Les Phéniciens, grands brasseurs d'idées, entrepreneurs d'échanges, créateurs de ressources, ont pu tour à tour subir et inspirer diverses influences. Mais qui dit influnces dit communications. Placée au centre de la première civilisation humaine, entre les vallées prospères du Nil et de l'Euphrate, fixée à la croisée des routes millénaires, la Phénicie fut le pivot des relations qui ont galvanisé l'antiquité. Pour l'honneur de les avoir mieux rapprochés, nous avons enduré les innombrables assauts que tant de peuples se sont livrés les uns aux autres sur notre territoire. D'où les ravages et les destructions des monuments artistiques les plus considérables de l'époque phénicienne. Il a fallu les patientes recherches de la science moderne pour déterrer de nos tombeaux, ainsi que nos ruines, ces merveilleux débris échappés par miracle aux plus terribles désastres. Malgré, parfois, la modestie des objets retrouvés, ils démontrent souvent qu'à côté de l'influence de nos voisins sur nos aieux il faut également tenir compte de l'influence de nos aieux sur ces mêmes voisins. Tel chapiteau grec, tel motif ionique, tel décor assyrien, telle forme égyptienne, telle construction étrusque procèdent directement d'un concept phénicien dont l'antériorité est incontestable.

Même s'il était démontré que là création d'un modèle esthétique appartenait à d'autres peuples, il n'en demeure par moins que les œuvres d'art phénicien qui ressemblent à ce modèle, ont eu leur caractère propre, typique et personnel, et que c'est précisément à ce caractère, entre autres éléments, que les archéologues d'aujourd'hui les reconnaissent et les identifient.

Quant au caractère spécifique de cet art phénicien, on pourrait le définir en le comparant par exemple, sans trop de paradoxe, à l'art français lui-même. Un simple aperçu sur l'évolution de l'art en France suffira, nous l'espèrons, pour réhabiliter l'apparence un peu confuse et singulière des œuvres phéniciennes.

En effet, de tous les styles adoptés par l'occident, les classiques grecs et romains, le byzantin, le roman, le gothique, l'archaïque, l'ogival, le rayonnant, le flamboyant, le géométrique, le graphique, le curvilinéaire, le normand, le saxon, le siennois, le toscan, le bourguignon, le romanesque, le monumental, l'épique, l'apocalyptique, le baroque de l'Espagne, le cistercien de Catalogne, la renaissance italienne, le réalisme hollandais, le poétique flamand, les turqueries du XVIIIe siècle, le précieux, le rococo et le rocaille, le retour à l'antique, le pompéien et l'égyptien, le romantique allemand, le naturalisme anglais, le mysticisme nordique, le modernisme, l'impressionnisme et le cubisme, tous les modes de l'art européen, sans compter les apports de la Perse, des Indes et de la

Chine, l'art nègre, et même l'aztèque, ont successivement servi aux artistes français pour faire de l'art français. C'est peut-être à ce large éclectisme, réceptif, compréhensif et libéral que sont dûs la richesses prodigieuse, l'extrême raffinement et la continuelle vitalité de l'art français dans tous les genres; et, par le fait même, son universalité. C'est grâce, sans doute, à ce libéralisme que le rayonnement de l'art français a été à son tour, « non seulement européen, mais même mondial ».

Il en va un peu pareillement, et toutes proportions gardées, de l'art phénicien; avec cette différence, d'abord, que nous sommes à l'époque conquérante de l'art français, que nous vivons dans la succession et le développement de son histoire, et que nous l'acceptons inconsciemment comme la chose qui nous serait la plus naturelle; tandis que notre art phénicien est enterré sous la poussière des temps révolus, que nous devons faire un véritable effort pour en retrouver les traces dispersées, qu'il nous faut opérer toute une révulsion de notre être actuel pour accorder à l'expression de ses images les fibres nouvelles de notre sansibilité; — avec cette autre différence, encore, qu'il y a en France quarante millions de Français qui soutiennent un art français, et qu'il y a un Etat français qui veille; tandis qu'ici, hélas ! ...

S'il nous fallait retracer la genèse de l'art phénicien et les secrets cheminements de son expansion, c'est à travers toute la planète, de décombres en décombres, qu'il faudrait l'étudier. Et ce ne serait pas aller trop loin que de le rechercher jusque dans les

racines de l'art précolombien des deux Amériques.

Pour en revenir au caractère de cet art phénicien, il suffit d'une étude tant soit peu sérieuse pour constater qu'il est, avant tout, profondément humain; et qu'il est, lui aussi, réceptif, compréhensif, et libéral. Ouvert à toutes les formes de la beauté, il les accueille avec autant de sympathie que de sérieux, et il leur communique un accent de gravité, quasi religieuse, qui n'appartient à aucun art de son époque.

Ni l'art assyrien, malgré la pompe de sa puissance matérielle, ni l'art égyptien, malgré le grandiose néant qu'il a construit en marge de la vie, ni l'art grec, malgré la perfection si légèrement dépouillée de son idéal physique, ne nous ont jamais donné le sentiment, comme devant certaines stèles phéniciennes, d'être en face d'un homme, d'un honnête homme qui croit en Dieu, d'un honnête homme qui se respecte et respecte en même temps le Dieu qui le domine. Il y a dans l'attitude et la physionomie des personnages que nous a conservés l'art phénicien, une vie intérieure, si naturellement portée vers le surnaturel qu'elle semble, dès ce monde, orientée plus haut que l'horizon humain.

Qu'ils sont pleins d'eux-mêmes ces rois, ces prêtres, ces scribes et ces orants de Babylone, de Karak et d'Athènes ! Qu'elles sont au contraire pleines de modestie et de recueillement, de renoncement en même temps que de dignitè, ces figures de l'art phénicien ! Il y a dans la fruste simplicité de leurs lignes, dans la noblesse de leurs attitudes, quelque

chose qui dit l'existence d'une âme, d'une âme qui est humaine, et qui est reliée réellement à l'au-delà.

On sent bien que le dieu de nos ancêtres n'a pas pour attribut la force écrasente et cruelle qui pèse sur l'Euphrate, ni l'insaisissable et monstraueuse inanité qui règne sur le Nil, ni la puérile fantasmagorie qui gronde et qui s'amuse sur l'Olympe héllènique.

L'homme et son dieu qui lui ressemble, que nous représentent les arts des autres pays à l'époque phénicienne, ne semblent pas se douter qu'il y a autre chose que leur personne dans l'univerts. L'homme. par contre, que nous trouvons interprété par nos aieux, parait plutôt conscient d'une hiérarchie spirutuelle, et du devoir qui lui incombe dans cette hiérarchie. Il semble se rendre compte qu'il a une destinée. Il a tout l'air d'un être redevable et responsable envers son dieu, de conformer sa vie à cette relation, et d'en tirer tout à la fois sa grandeur et son humilité.

Le ravissant motif qui décore la base de l'une de nos stèles n'est pas mains émouvant. Ces deux femmes penchées, dont les bras coulent de leurs épaules, comme l'eau de leur urne et l'effusion de toute leur âme, arrosent une fleur qui symbolise la vie. Elles expriment une candeur, une douceur, une ferveur que tout les sérafins des primitifs chré iens n'ont jamais dépassées.

Quant à ce dieu de nos ancêtres, sa bienvillance

rayonne, sur la pierre des bas-reliefs, par la répétition du geste qui bénit. Les mains divines dispensent, sans se lasser, les faveurs célestes. Elles ne menacent jamais. L'art phénicien qui est manifesté par les stèles du genre de celles de Oum-el-Awamid et par des statues semblables à la Thanit de Carthage, préfigure déjà les plus pures représentations de l'art chrétien du moyen âge.

* * *

Mais, comme on confond aisément de nos jours, sous le nom de l'art, l'habileté du métier, et la qualité de ce que ce métier exprime, examinons un peu la technique proprement dite des Phéniciens afin de découvrir, de ce côté aussi, la part qui lui revient dans l'invention de la beauté.

— « Ils avaient un métier extraordinaire ! » nous dit Madame Dunand qui a collaboré aux fouilles de Byblos que dirige son mari. « Ils travaillaient l'or, le fer et le bronze, comme des anges ! L'or, surtout ! Les joyaux découverts à Gebeil sont, à cet égard, les plus beaux du monde. La finesse infinie de leurs filigranes est un prodige. On a bien trouvé leur semblables un peu partout ailleurs, mais jamais leurs pareils. »

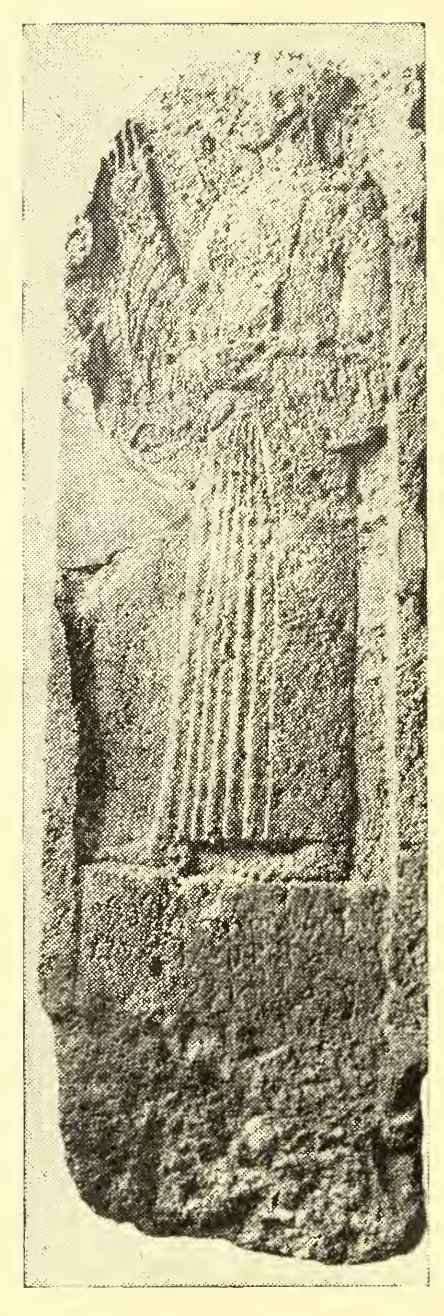
— « Et l'ivoire ! » ajoute M. Dunand. «Avez-vous vu les pièces phéniciennes qui sont conservées au Musée d'Alep ? Voilà un schème décoratif dont nous avons des milliers d'interprétations dans tous les pays de

l'Orient antique. Personne, néamoins, ni les Hittites, ni les Assyriens, ni les Grecs, ni les Egyptiens, n'ont porté ce motif à un si haut degré de perfection et de beauté. C'est vraiment unique. »

Il s'agit des ivoires phéniciens du IX^e siècle avant J. C., où sont figurés deux béliers qui s'affrontent des deux côtés d'une plante sacrée. Les auteurs de la « *Syrie Antique et Médiévale* » qui ont publié une reproduction de ce travail, n'ont pas manqué d'y relever une influence égyptienne; « non cependant, ajoutent-ils, sans que ces habiles ouvriers s'en soient parfois affranchis ». MM. Dussaud. Deschamps et Seyrig précisent que cet ivoire « est certainement le plus beau de la série par l'ampleur de la composition, comme par la beauté de l'exécution ». Nous serat-il permis de relever dans une composition aussi architecturale, l'équilibre des masses, la juste proportion des vides et des pleins, l'élégance des lignes, et l'harmonie de tout l'ensemble ? Le Phénicien qui a œuvré un si noble travail, n'est-il pas un artiste complet ?

Même quand ils sont accusés d'imiter un modèle étranger, les simples ouvriers de l'industrie phénicienne possèdent, au dire de Perrot et Chipiez, « un dessin coulant et assez correct ». Mais il y a mieux. Rappelons-nous ici l'admiration que voue Gabriel Audisio, dans son magnifique « *Sel de la Mer* » au réalisme des fameux masques de Carthage, « qui crient la verité » . . . « Comment n'y retrouverait-on pas tels de nos indigènes d'aujourd'hui et leurs lointains





STÈLE FUNÉRAIRE DE OUM EL-AWAMID

(Ancienne Hammon, près de Tyr)

IVe Siècle avant J. C.

ancêtres, les Liby-Phéniciens ? . . . » « Comment ne pas retrouver, ajoute-t-il plus loin, une femme nord-africaine d'aujourd'hui dans cette « *Vénus à la Toilette* » que montre une mosaïque du Musée de Sousse ? Certes ce n'est pas un mosaïste romain, même grécisant, mais à coup sûr un artiste local, indigène, qui l'a faite. Elle est fruste, maladroite, mais la femme qui a servi de modèle est d'un type sémitique évident, avec son nez aquilin, ses narines roulées, la lèvre charnue, le corps épais. Si l'on pensait moins à Rome à la latinité, on ferait la même observation dans bien des cas !.. » Ailleurs encore, le brûlant Audisio, confirmant les recherches de P. Delattre, nous raconte comment, en Tunisie, l'eglise Lavigerie est construite sur l'emplacement d'un sanctuaire phénicien, les temples de l'Astarté carthaginoise, comme à Dougga, deviennent ceux de la Junon romaine, les églises chrétiennes se superposent aux autels paiens, la chapelle de Saint Louis remplace le temple d'Eschmoun et le marabout de Sidi Messaouad cotoie les puits d'une nécropole punique. Le P. G. G. Laporte, dans sa monographie de *Carthage*, parue chez Laurens, n'est pas moins affirmatif. « On n'en saurait douter, dit-il, les ports romains de Carthage étaient sur le même emplacement que les ports puniques. Les Romains se contentèrent, vraisemblablement sous Auguste et ses successeurs, de remettre en état les anciens ports en partie détruits, lors de la prise de la ville par Scipion et négligés par les premiers colons de Gracchus et de César ». « Les constructeurs carthaginois étaient passés maîtres dans l'art de bâtir», avoue le P. G. G. Laporte.

A propos de l'art du bronze, Perrot et Chipiez

rendent encore hommage à l'habileté avec lequelle les fondeurs et les modeleurs phéniciens employaient ce métal pour en faire des ustensiles de toilettes et des meubles » . Ce sont ces artisans phéniciens, à jamais anonymes. qui ont fourni aux Italiotes et aux Etrusques, avant la Grèce et Rome, les mille objets précieux qui furent les étrennes de la naissance d'un monde.

N'oublions pas d'ailleurs que c'est principalemet sur ces pauvres objets, de production courante, que la postérité s'est limitée à apprécier tout l'art des Phéniciens, et qu'elle s'est complue à y jeter le discrédit.

Que dirions-nous aujourd'hui de l'art grec, par exemple, si les Barbares avaient rasé ses acropoles, pulvérisé ses temples et effacé de son histoire jusqu'au nom d'un Phidias et d'un Praxitèle ? Que dirions-nous d'un critique d'art qui se permetrait de caractériser tout l'art français, non pas d'après les chefs d'œuvre des musées de Paris et des principales villes de la province, mais exclusivement d'après les fragments dégradés d'une camelote mercantile qu'il aurait pu trouver chez les peuplades d'une colonie équatoriale ? Que dirions-nous de la sculpture française si nous en exceptions Jean Goujon et Pigalle, Houdon et Coysevox, Carpeaux, Barye et Bartholdi, Puget, Rude, Rodin, Bourdelle, et tous les grands artistes qui ont été les phares de la Ville Lumière?. Que dirions-nous, plus précisément, de la sculpture religieuse si hardiment énergique et

délicate dans la France moderne, si richement imprégnée de ferveur mystique, si saintement portée par son élan spirituel, qu'en dirions-nous si nous n'avions pour la juger que les fades moulages qui sont exportés par les marchands de Saint Sulpice aux nouveaux convertis d'une mission lointaine ?...

C'est cependant exactement le cas de la critique au sujet de l'art phénicien. C'est sur ce geure d'éléments à conviction que les juges se sont prononcés. C'est sur un dossier aussi tendancieux et incomplet qu'ils ont établi un verdict aussi injuste et illogique, aussi sommaire et général. Depuis les guerres puniques, de très doctes pontifes répètent, sans s'en douter (ils savent leurs classiques !) les vénimeux clichés de Scipion l'Africain. Qu'ils se demandent un peu où sont nos métropoles et ce qu'elles sont devenues. Qu'ils se rappellent que Tyr, Sidon, Béryte, Byblos, Arwad, Cartage furent souvent détruites de fond en comble, par le fer et le feu, et que leurs ruines mêmes ne sont plus reconnaissables.

De nombreux auteurs qui n'ont pas réussi, en toute bonne foi, à se dégager du préjugé tenace qui joue au détriment des choses phéniciennes, ont entrevu pourtant, dans les ténêbres accumulées sur nos aieux, plus d'un trésor, même esthétique, qu'ils ont eu le courage de rendre à la lumière. M. Louis Delaporte, l'un de ces honnêtes gens, nous a donné, dans son encyclopédie sur *l'Art des Origines à nos jours*, cette définition de l'art phénicien, qui fait honneur à sa sagacité « Assimiliation des données

étrangères, et synthèse nouvelle de ces données », affirme-t-il.

Données étrangères ? Si l'on veut. Nous n'y contredirons point, pour simplifier la discussion. Que nous ayons assimilé des données étrangères, cela ne nous déshonore pas. Dieu protège l'humanité des peuples imperméables qui n'assimilent aucune donnée ! Mais «*synthèse nouvelle de ces données* », c'est là une formule qui mérite d'être creusée. L'idée de synthèse en matière esthétique, comme en toute autre, suppose la connaissance, autant par l'analyse que par l'intuition, d'éléments différents. Elle suppose le jugement après la discrimination, le choix après le jugement, puis la construction à nouveau, la découverte et l'invention; enfin la création. Une *synthèse nouvelle* est souvent un miracle. La notion de synthèse, dans quelque demaine que ce soit, implique l'accession à la dernière étape que peut atteindre un esprit évolué. Arrêtons-nous, pour aujoud'hui, à cet hommage inattendu envers l'art phénicien.

Quant à l'importance de l'art phénicien comms facteur déterminant de l'éveil et du progrès de la civilisation occidentale, Perrot et Chipiez nous en disent plus long. Ecoutons ces réflexions qui clôturent leur enquête sur l'Art en Phénicie :

> « Lorsqu'on a vécu longtemps avec les
> « Phéniciens, presque dans leur intimité. on finit
> « par les voir avec d'autres yeux et par leur
> « porter intérêt; ils étaient si actifs, si industrieux
> « et même, à leur manière, si braves, si dé-

« daigneux de la fatigue, du danger et de la
« mort. Pour ces qualités on pourrait presque
« dire pour ces vertus, ils méritent l'estime et la
« reconnaissance. Pourquoi donc les Grecs et les
« Romains, qui leur doivent tant, ont-ils toujours
« parlé d'eux avec si peu de sympathie ? Pour-
« quoi l'historien moderne, malgré sa largeur
« d'esprit et son impartialité, a-t-il lui-même à
« faire effort, afin d'être au moins juste à leur
« égard ?

« C'est d'abord que leurs contemporains de
« race aryeune, les peuples de la Grèce et de
« l'Italie, tout en ayant avec eux des relations
« quotidiennes, ne les ont jamais bien connus
« et n'ont pas appris leur langue; c'est qu'au-
« jourd'hui, malgré tout ce que nous tentons pour
« recueillir les moindres bribes de leur écriture
« et les moindres traces de leurs pensées, nous ne
« les connaissons guère mieux. Entre le Grec et
« le Romain, d'une part, le Phénicien et le Cartha-
« ginois, d'autre part, il y a toujours eu comme
« une barrière, qui ne s'est jamais abaissée. On a
« commercé et l'on s'est battu, mais sans jamais
« conclure nne paix durable en cordiale, sans
« arriver à s'entendre et à se pénétrer les uns les
« autres; on s'est ignoré jusqu'au bout, tout en
« se faisant de mutuels emprunts, et par suite on
« est toujours resté séparé par des sentiments
« hostiles et par une antipathie persistante. Plus
« tard, lorsque les races se furent mêlées dans
« l'apparente unité de la domination romaine, le

« même antagonisme s'est encore manifesté, sous
« une autre forme et dans d'autres conditions.
« C'était un peuple sémitique, le peuple hébreu,
« qui donnait au monde une religion nouvelle, le
« christianisme, et qui lui imposait sa littérature,
« contenue dans la Bible; or dès le lendemain du
« jour où cette religion avait pris le dessus et où
« le livre hébraique était devenu le livre sacré
« de tout l'Occident, celui-ci commençait à haïr
« et à persécuter le juif. Entre les deux races,
« depuis l'heure où elle se sont rencontrées, il y
« a eu tout à la fois de fécondes et constantes
« communications et un malentendu perpétuel
« qui remplit toute l'Histoire. Elles n'ont pu se
« passer l'une de l'autre et elles se sont toujours
« jalousées et détestées.

« Tyr et Carthage acquirent une richesses
« prodigieuse; or on manque volontiers d'indul-
« gence et même de justice à l'égard des hommes
« et des peuples qui ont fait fortune. Même
« quand on est leur obligé, on se dit qu'ils ont
« été suffisamment payés de leurs fatigues par
« les profits qu'ils en ont tirés, et on se laisse
« aller à oublier ce qu'on leur doit de bons offices
« et de progrès accomplis. C'est ce qui est arrivé
« aux Phéniciens. Cette disposition et ce déni de
« justice s'expliquent; mais l'histoire a le devoir
« de ne pas s'y associer et de mettre en lumière
« les services rendus.

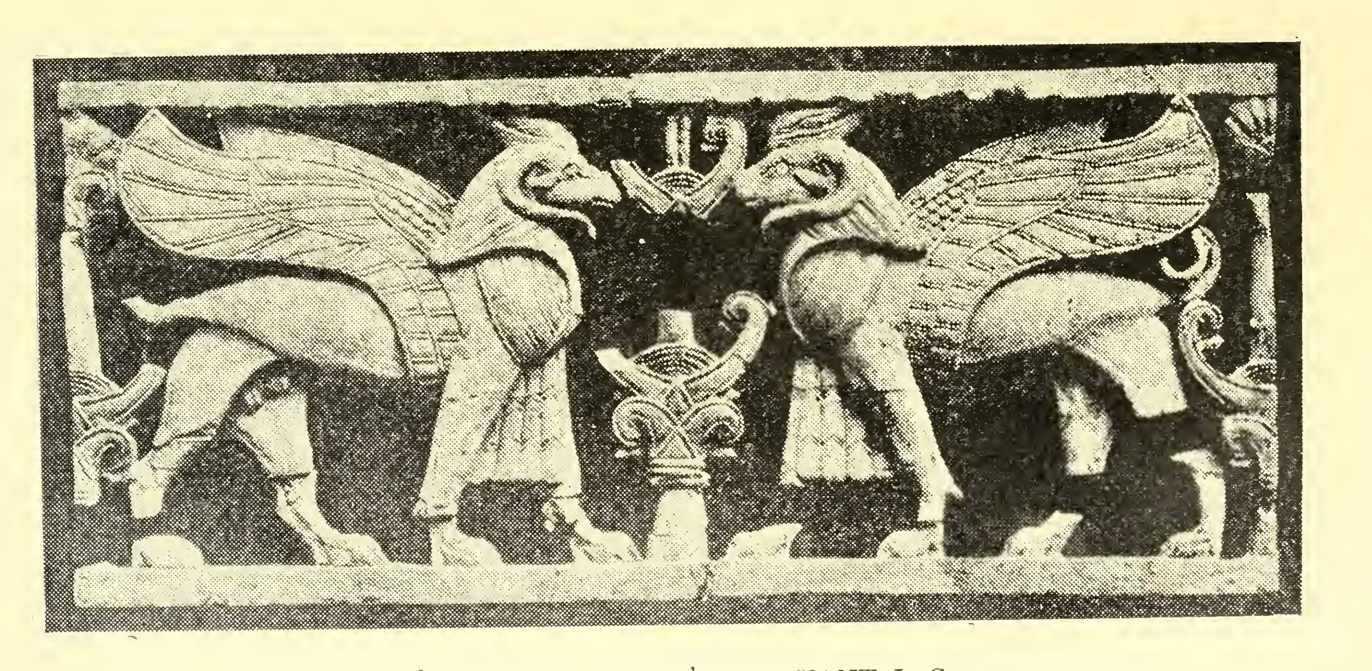
« C'est sans le savoir et sans le vouloir,

« dira-t-on, c'est presque à leur corps défendant
« que les Phéniciens ont aidé les autres peuples
« à sortir de la barbarie et à éveiller, à dégager
« leur propre génie, à l'armer de tous les instru-
« ments nécessaires. Sans doute, mais cette consi-
« dération ne diminue pas l'importance des
« résultats qui ont été obtenus par leur entremise.
« La Phénicie s'était approprié tout l'outillage,
« toutes les recettes des vieilles civilisations de
« l'Orient, et par plus d'un ingénieux perfection-
« nement, surtout par l'invention de l'écriture
« alphabétique, elles avait encore ajouté à la
« valeur de ce trésor. Qu'elle en eut ou non la
« conscience et le désir, elle se condamnait à
« répandre et à livrer le secret de toutes ces
« précieuses connaissances, du jour où elle
« entrait en relation avec ces tribus des îles et
« de l'Europe qui étaient encore étrangères à la
« vie policée; pour peu que celles-ci fussent
« intelligentes et curieuses, elles auraient bientôt
« fait de dérober tous ces procédés, quand même
« ceux qui en étaient possesseurs feraient effort
« pour les cacher. Dès que la rame et la voile
« auraient uni des rivages qui semblaient aupara-
« vant séparés à tout jamais par les infranchissa-
« bles espaces de la mer, la transmission ne
« pouvait manquer d'opérer, et ce sont les Phéni-
« ciens qui les premiers ont abordé sur ces
« rivages où les ancètres d'Athènes et de Rome
« en étaient encore à l'âge de la pierre.

« On a beau faire, dès que les hommes de

« races diverses se voient et se parlent, dès que
« chaque peuplade n'est plus cantonnée dans une
« île ou dans une vallée close, dès qu'il y a
« échange de produits entre des régions lointaines
« tout se divulgue ou se devine, tout finit par se
« savoir. Nous avons dit avec quel soin jaloux
« les Phéniciens cherchaient à garder le secret
« des routes qui conduisaient leurs navires vers
« les marchés des Syrtes, vers les côtes de la
« Sardaigne et de l'Espagne, puis, plus loin encore
« dans l'Océan, vers le pays reculé d'où venait
« l'étain. Malgré toutes ces précautions, les hardis
« voyageurs Phéniciens, plus audacieux naviga-
« teurs que ne l'ont jamais été les Grecs, ont
« beaucoup contribué à étendre et à rectifier la
« notion du monde, si étroite encore et si inexacte
« chez les Grecs, dans Homère par exemple, vers
« le Xème siècle. Grâce à eux, les limites de
« l'espace occupé par les hommes, de la terre
« habitée», comme disent les Grecs, ont peu à peu
« reculé. L'esprit a conçu une plus juste idée de
« l'étendue du domaine qui s'ouvrait à ses entre-
« prises, des vastes champs qu'il était appelé à
« peupler, à féconder et à mettre en valeur; il a
« mieux compris la destinée mortelle de son
« espèce et la variété des rapports qui pouvaient
« la relier aux différents milieux où elle avait à
« vivre et à se dévolopper. Dans d'autres condi-
« tions et sous l'empire d'autres sentiments, les
« marins de Tyr et de Carthage, les Hannon, les
« Himilcon et tant d'autres dont la mémoire
« même a péri, ont joué, sur l'étroit théâtre du
« bassin de la Méditerranée et au seuil de l'Atlan-





IVOIRE PHÉNICIEN DU IXe SIÈCLE AVANT J. C. (Musée d'Alep)

La Syrie Antique et Médievale par Dussaud, Deschamps et Seyrig. Geuthner Edit.

« tique, un rôle analogue à celui qu'ont rempli,
« dans ces derniers siècles, les grands explora-
« teurs, qui ont découvert l'Amérique et l'Austra-
« lie, puis les missionnaires qui se sont répandus
« chez les peuples sauvages et enfin ces voyageurs
« qui parcourent et qui sondent aujourd'hui dans
« l'intérêt de la science, l'intérieur des continents
« inconnus. Même persévérance, même intrépidité,
« mêmes périls bravés sans avoir, comme sur le
« champ de bataille, l'ivresse de la lutte. Mêmes
« effets que l'on peut résumer en un mot : des
« tribus barbares ont été rattachées à l'ensemble
« des nations policées par des liens qui ne devai-
« ent plus être rompus; ces peuples ont été mis
« ainsi en mesure d'égaler et, si leur génie s'y
« prêtait, de surpasser bientôt leurs devanciers et
« leurs maîtres mêmes. Bien des bateaux ont
« sombré, par des nuits sans lune, sur des écueils
« cachés; bien des vies de matelots ont été sacri-
« fiées, avant que les cités phéniciennes fussent
« arrivées à devenir l'entrepôt du monde entier,
« avant qu'elles eussent établi une suite régulière
« d'échanges entre les nations que séparaient des
« espaces immenses et qui parfois ne se connais-
« saient même pas de nom, entre le Celte et
« l'Arabe, entre l'Etrusque et l'Assyrien, entre
« l'Espagnol et l'Indien ».

« Ce qui rend ces résultats encore plus admi-
« rabls, c'est la faiblesses des ressources avec
« lesquelles ils ont été obtenus. Au temps même
« de leur plus grande expansion, les vrais phéni-

« ciens, les Phéniciens de race pure, étaient au
« plus quelque centaines de mille. C'est avec ce
« personnel si peu nombreux qu'il leur a fallu
« réussir à être partout présents, à ménager par-
« tout, pour leurs traficants, des ports de refuges
« et de ravitaillement, des comptoirs fortifiés où
« ils pussent déposer leurs marchandses en atten-
« dant qu'elles fussent distribuées à la clientèle
« du voisinage, puis que les produits bruts obte-
« nus en retour fussent enlevés, dans la belle
« saison, par les navires de Tyr ou de Carthage.
« Ces « *Anglais de l'Antiquité* », comme on les a
« si bien nommés, sont arrivés à soutenir cette
« gageure par des moyens qui rappellent beau-
« coup ceux que l'Angleterre a employés, depuis
« deux sièclee, pour établir et pour maintenir,
« avec une poignée de soldats et des milliers de
« vaisseaux, son immense empire colonial. La
« différence, c'est que Tyr n'a jamais essayé de
« soumettre et de gouverner les peuples qui habi-
« taient les terres dont elle visitait les côtes».

« Sans même songer à des conquêtes qui les
« auraient épuisés, les Sidoniens et les Tyriens
« s'étaient contentés d'occuper les points qui
« commandaient les grandes routes du commerce;
« ils avaient choisi surtout les îles et les îlots, que
« la mer qui les enveloppait se chargeait de
« défendre, et ils s'y étaient établis vigoureuse-
« ment. Lorsque l'île était grande, comme la
« Silicie et la Sardaigne, ils ne cherchaient pas à
« la posséder toute entière, ils se retranchaient

« dans quelque péninsule abritant un sûr mouil-
« lage ou sur quelque colline qu'ils entouraient
« d'une puissante enceinte; l'intérieur du pays, ils
« le laissaient aux indigènes, et ils tâchaient de
« s'arranger pour vivre en bons termes avec eux,
« pour les rendre tributaires de leur commerce
« et de leur industrie. En concentrant ainsi leurs
« forces et en les ménageant, ils avaient pu entou-
« rer toutes les mers où ils naviguaient d'un
« réseau de postes solidement gardés; ils sauvaient
« leur infériorité numérique par la supériorité de
« leur prévoyance et de leur habilité ».

« Les Phéniciens n'eussent-ils fait à la civili-
« sation d'autre présent que l'alphabet, cet apport
« suffirait encore à faire leur gloire. Ils n'en ont,
« pour ce qui les concerne tiré qu'un parti très
« restreint; mais ils l'ont transmis à tous les
« peuples avec lesquels ils commerçaient.

« Ces traficants faisaient payer les choses
« plus cher qu'elles ne valaient, mais lorsque tout
« fiers du succès de leurs ruses, ils remettaient à
« la voile, ils n'en laissaient pas moins derrière
« eux, comme compensation de leurs gains, cet
« alphabet à l'aide duquel les Grecs créeront la
« philosophie, l'histoire et la science; ils laissaient
« des figurines de bronze, d'ivoire, de terre émail-
« lée ou de pierre, des vases d'argile ou de métal,
« peints ou ciselés, qui suggéraient l'idée de
« certains types divins, qui éveillaient le goût de
« l'art et le sentiment de la force chez ce peuple

« dont les sculpteurs s'appelleront Phidias et
« Praxitèle; à toutes les industries naissantes
« auxquelles on s'essayait au sein de ces tribus,
« ils laissaient des matières à mettre en œuvre,
« des modèles à imiter et des outils qui devaient
« faciliter la tâche. Le plus difficile, pour les
« apprentis qui auraient l'ambition de copier ces
« modèles, ce serait de retrouver les procédés par
« lesquels avaient été exécutés ces meubles, ces
« armes, ces bijoux et ces instruments de toute
« sorte. On tentait d'y réussir par la patience et le
« tâtonnement; mais il arrivait aussi que l'on pro-
« fitât de quelque leçon professionnelle involon-
« tairement donnée par ces maîtres. Le Phénicien
« etait par excellence l'homme de tous les métiers.
« Tel, avant de prendre la mer, avait plus ou
« moins longtemps travaillé dans un atelier; le
« marchand étai souvent comme doublé d'un arti-
« san qui savait, à l'occasion, réparer un outil
« gâté par le voyage, monter un vase, raccomoder
« une arme ou un joyau. Pendant qu'il s'y emp-
« loyait sous les yeux du client, on faisait cercle
« autour de lui, on regardait par-dessus son épau-
« le, et souvent il n'en fallait pas plus pour devi-
« ner la composition d'une soudure ou pour sur-
« prendre le mystère d'un tour de main d'où
« dépendait le succès de telle ou telle opération.

« Quand on cherche à se rendre compte ain-
« si de ce qui se passait sur toutes les plages où
« abordait le marchand phénicien, quand on cal-
« cule l'effet utile de tous ces contacts et des
« échanges de produits et d'idées, ce n'est pas sans

« une émotion sincère, sans un sentiment de res-
« pect et de sympathie que l'on se représente le
« départ de la galère sidonienne, et que l'on en
« suit le sillage, dans ces eaux où le pilote s'a-
« venture sans carte ni boussole. On le voit d'a-
« bord longer timidement la côte et, à la première
« bourrasque, se réfugier dans quelque anse bien
« abritée ; elle y attend que le vent tombe ; puis
« elle s'enhardit ; elle se risque à traverser un
« large bras de mer pour gagner une île, Chypre
« Rhodes, dont les montagnes lointaines s'aper-
« çoivent à l'horizon. Là, l'équipage se repose ;
« puis il se hasarde à une plus longue traversée ;
« il perd de vue la terre, et s'il n'a pas été em-
« porté par la tempête vers les Syrtes inhospita-
« liéres, le voilà qui brave la courte et dure lame
« de l'Adriatique; nous sommes tentés de battre
« des mains, quand, après avoir essuyé plus d'un
« orage, il touche enfin, sur les côtes de la Silicie
« ou de l'Italie, à quelque port dont il a le premier
« trouvé le chemin ; nous nous associons de cœur
« aux prières et aux vœux par lesquels, une fois
« le navire tiré sur le sable, les marins rendent
« hommage au grand dieu national, à ce Melqart
« qui les a guidés et sauvés au cours de leur in-
« quiète et périlleuse navigation.

Le Melqart Phénicien, auquel nous ne savons
« même pas quels traits et quel visage prêter, n'a
« pas, comme son successeur, l'Héraclès grec, été
« transfiguré part l'art et la poésie ; il n'est pas
« né de Zeus dans la lumière du matin, pour mou-
« rir sur l'Ossa, dans les splendeurs du couchant

« enflammé, pour monter au ciel et pour y deve-
« nir l'époux d'Hébé, l'immortelle déesse de la
« jeunesse ; le ciseau d'un Phidias et d'un Lysippe
« n'a pas fait de son image l'un des types de la
« beauté virile; mais comme il a a bien gagné l'en-
« cens qui a fumé sur ses autels ! Combien de na-
« vires ont traversé les mers, confiants dans sa
« protection, et que de terres ont ensuite été ou-
« vertes au commerce par ces Christophe Colomb
« de la Méditerranné ! Sans le Melqart de Tyr,
« sans les marins dont il conduisait la marche à
« travers l'inconnu, comme le mouvement de la
« civilisation aurait été changé, comme l'essor en
« aurait été ralenti ! Qui sait quels longs âges se
« seraient écoulés avant que les pères des Grecs
« et des Romains sortissent de cette barbarie où
« se sont attardées, jusqu'au commencement de
« notre ère, dans la vallée du Rhin et dans celle
« dn Danube, les tribus des Germains et des
« Celtes ?

« Ce Malqart, en qui se personnifie l'héroique
« effort de la navigation et de la colonisation phé-
« niciennes, a fait de plus grandes choses que le
« fils d'Alcmène ; il a rendu à l'humanité de bien
« autres services ! Qu'est-ce que le lion de Némée
« et l'hydre de Lerne auprès des périls de la mer,
« auprès de ses tempêtes, qui se jouaient des ces
« barques légères comme le vent d'une feuille
« sèche ? Si, dans l'antiquité même, Melqart avait
« fini par perdre son nom et sa physionomie
« propre, pour se confondre avec l'Héraclès du
« panthéon hellénique, si l'histoire même ne lui a

« pas toujours rendu l'hommage auquel il a droit,
« c'est qu'il lui a manqué des sculpteurs de génie
« pour dresser sa statue et des poètes pour chan-
« ter ses travaux.

* * *

— « Mais pourquoi remonter à un si vieux passé ? » nous demandent les sceptiques qui nous accusent facilement de « manie phénicienne ». Ces bons amis, pourtant, admettent chaque jour, et ils admirent souvent, que les Français se réclament des Gaulois, les Anglais des Saxons, les Allemands des Germains, les Italiens de Rome, les Turcs des Hittites et les Egyptiens des Pharaons. Ils devraient consentir, par la même logique, à ce que nous nous souvenions, nous aussi, des fastes de nos aieux, lorsque les Phéniciens, pendant des millénaires, illustraient nos rivages.

Qu'elles soient donc originales ou inspirées d'autrui, les œuvres phéniciennes dont nous publions un premier choix dans le présent volûme, ont au moins le mérite de reproduire les modèles favoris de nos ancêtres. Familières à l'atmosphère où vécurent les Phéniciens, elles firent partie de leur décor, embellirent leurs foyers, se mêlèrent à leurs joies, adoucirent leur épreuves, et les accompagnèrent, depuis le temple et la citée de la terre natale, jusqu'à leurs fondations de par delà les mers. Elles sont tout ce qui nous reste de leur activité. Nous y retrouvons un peu de leur goût, de leurs prédilections, de leur psycho-

logie. Leurs mains avaient l'habitude de les façonner, leurs yeux de les voir et leurs pensées de s'y complaire. N'est-ce pas déjà un titre suffisant à l'attention des Libanais d'aujourdh'ui ?

Rappelons en passant, pour ceux qui dédaignent l'art phénicien sans vouloir le connaître, qu'il y a dans l'histoire un précédent de marque en sa faveur. Vers le début du deuxième siècle après J. C. les belles choses produites par nos aieux furent l'objet d'une très grande vogue. L'exemple était venu de haut. Il fut donné, sur le trône d'Auguste, par Adrien lui-même.

Spirituel, intelligent, curieux, ce fut Adrien, le César archéologue, le plus philosophe, le plus artiste, le plus lettré des empereurs romains, le plus grand voyageur de tous les potentats, le plus infatigable constructeur de routes, de ports, de théâtres, de cirques, de thermes et de temples, ce fût Adrien qui s'éprit de notre Orient et qui en fit revivre les arts perdus. Ce fut ce « Néron sans folie », qui releva les ruines de Carthage où ses prédécesseurs avaient semé le sel pour que l'herbe même ne pût y repousser. Ce fut cet esprit vif, ouvert, original, ami en même temps de la philosophie du stoïque Epictète et de la beauté dionisique d'Antinoüs, ce fut cet homme affable et souriant, ce sage politique qui ne réclamait pour son plaisir suprême que le droit d'être aimable, ce fut lui qui inspira à son ami Herennius Philon de Byblos, notre compatriote, *de retrouver la vieille Phénicie.* Pour plaire à l'empereur, tout le monde se mit à la mode du néo-phénicien. Et ce fut une pléthore de belles choses





STÈLE FUNERAIRE DE OUM EL-AWAMID

(Ancienne Hammon, près de Tyr)
IVe Siècle avant J. C.

phéniciennes qui naquiront de cette idée et qui remplirent l'empire romain à l'une des époques de son apogée. (Renan dixit : l'Eglise chrétienne, Calmann-Lévy, Editeur.)

*
* *

— « Eh qui songe, au Liban, à un art national ? voilà encore une lubie ! » nous retorquent nos amis. Mon Dieu, c'est justement parce que peu de gens s'en occupent, qu'il faut sonner le ralliement autour de ce trophée.

L'Art d'un pays est, sans le moindre doute, l'un de ses plus beaux titres de gloire aux yeux de l'étranger. Il est, avec les lettres et les sciences, le plus noble instrument de conquête pacifique que puisse ambitionner un peuple civilisé. Facteur social, il est générateur de sympathies et d'amitiés, il exprime l'âme de l'homme, il la rapproche de l'étranger et il l'unit à ses semblables. Comme toutes les choses de l'esprit, il n'a pas de frontières. Elément psychologique, il décèle mieux que la littérature, parce que plus instinctif et moins cérébral, l'ordre ou la confusion, la sagesse ou l'anarchie, la grâce ou la rudesse, la vigueur ou la veulerie d'un peuple, à chaque période de son existence. Il reproduit souvent, comme un écho fidèle qui retentit au loin, les grandeurs d'un pays et ses déchéances.

Même sur le plan pratique, l'art d'un pays est tel-

lement chargé de missions bienfaisantes, que nous voyons des rois de France, pour honorer les monarques alliés et leur marquer une amitié précieuse, n'offrir aux empereurs de l'Europe, à des Tzars de Russie, à des Rajahs de l'Inde, aux Fils-du-Ciel et aux Grands-Turcs, que les chefs d'œuvre de leurs artistes. Combien de toiles peintes et de marbres sculptés, de bijoux ciselés et d'étoffes brodées remplissent en silence, d'un pays à un autres, mieux que les diplomates, leur rôle d'ambassadeur du génie national. Combien de fois aussi, la conclusion d'une longue guerre et les stipulations d'un laborieux traité de paix n'ont abouti, en fin de compte, qu'à la restitution du patrimoine artistique d'un pays par un autre.

Chez nous aussi il faut lutter pour nous faire restituer, non pas la propriété de nos chefs-d'œuvres démolis par les envahisseurs, ou dispersés dans les musées, mais seulement la paternité de leur production, et la filiation que nous devons leur assurer.

* * *

Ces vérités de la Palisse seraient, en n'importe quel autre pays que le nôtre, d'inutiles truismes qui n'enfoncent que des portes ouvertes. Chez nous malheureusement, à l'heure actuelle, ce sont des vérités encore à découvrir. Notre « lubie », si lubie il y a, c'est de nous attacher à ces vérités, c'est de penser qu'il est utile de les méditer, et nécessaire de les répandre.

Qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur nos

intentions. Nous ne sommes guère des fanatiques de l'art en général, ni de l'art phénicien en particulier. Nous ne souhaitons pas ce sectarisme à la jeunesse de notre pays. L'art n'est à nos yeux ni le signe nécessaire, ni la preuve inséparable d'une civilisation. Il peut-être absent là où elle existe ; il peut exister là où elle est absente. Bonne ou mauvaise, il peut l'enregistrer et la transmettre, ou vivre en dehors d'elle. Selon qu'il est axé sur elle ou sur d'autres valeurs, il la reflète comme un miroir, ou n'en reflète rien. Il peut en propager la flamme et la lumière ; il peut les ignorer. Avec elle ou sans elle, il peut s'éteindre ou s'allumer. Il peut la méconnaitre ou la magnifier, la servir ou la trahir ; il ne la produit point. On peut être à la fois un grand artiste et un grand dégénéré. Des peuples entiers ont été en même temps artistes et grégaires, de l'époque des cavernes à celle des gratte-ciel ; artistes et dissolus à toute époque de décadence. Sur le berceau et le cercueil d'une Civilisation, on a vu des arts fleurir. Entre les deux, en pleine maturité, on en a vu qui s'étiolaient. Les chrétiens des premiers siècles de l'ère nouvelle, les chrétiens qui ont donné au genre humain l'exemple le plus héroique de la plus pure des civilisations, étaient moins artistes que les chasseurs de l'âge prêhistorique. L'art est une force mystérieuse, une entité insaisissable, que toute les exégèses n'ont pas pu définir. C'est un mode d'activité, un besoin de création, autonome, autarchique, plus ou moins conjugué avec les lois de la nature et de la société. L'Art est toute autre chose que la Civilisation.

Nonobstant ces réserves, l'Art peut, à sa vraie place, tenir un rôle très éminent dans la vie d'un pays.

Il peut devenir le premier chambellan du prestige national. Lorsqu'il s'associe aux manifestations de ce prestige ; il en devient le sûr garant, il les conserve dans la durée. Sur les plus hauts sommets des âges disparus, sur le bord des abimes où se sont écroulées tant de générations, sur le sombre horizon d'un monde disparu, il continue son œuvre, il maintient l'étincelle, il nous la communique. De tout ce qui s'est fait, de tout ce qui s'est dit, de ce qui fut senti, de ce qui fut pensé, c'est lui seul qui demeure, c'est lui seul qui résiste aux atteintes du temps, c'est lui qui les défié. Théophile Gautier ne nous a pas menti lorsqu'il s'est écrié que le buste souvent survit à la cité. Comment s'imaginer les Pharaons et leurs splendeurs sans le témoignage des pyramides et des hypogées ? Conçoit-on Salomon et sa gloire, sans les constructeurs phéniciens qui lui ont édifié le Temple et le Palais ? Que nous représentent le siècle de Périclès, sans le Parthénon et les Propylées; la civilisation arabe en Espagne, sans l'Alhambra et l'Alcazar; la renaissance italienne, sans Michel-Ange et Raphael ? Que saurions-nous de Louis XIV, sans les artistes et les poètes qui en ont fait le Roi soleil, sans Versailles, Marly et Trianon, les Invalides, l'Observatoire et l'Institut, qui projettent l'éclat de la France royale sur ses successeurs les plus démocratiques ? . . . C'est donc dans cet esprit de service public et d'utilité supérieure, en plus des agréments de leur fréquentation et du fécond délice que vous procure leur gratuité, qu'il nous faut honorer les beaux arts, organiser leur ministère, restaurer leurs autels, renforcer leurs moyens, étendre leur propagande.

Service public, avons-nous dit. Qu'on ne nous accuse pas de ravaler l'Art au rôle de mercenaire, ou de le réduire à la fonction d'un interprète, plus ou moins commandé par des besoins utilitaires ou idéaux. A ceux qui, sous prétexte de défendre la liberté des arts et leurs saints privilèges, vont crier au scandale, nous nous contenterons de répondre par quelques courts extraits des critiques français et anglais qui représentant la compétence artistique la plus autorisée de notre temps.

« Tout grand art est plus ou moins dictatique, dit Ruskin. L'enseignement scientifique des lois de l'univers, ou des faits de l'histoire, doit être le premier but du peintre. Découvrir, dans tout ce qui apparaît de plus misérable et de plus insignifiant, un temoignage nouveau de ce que fait le pouvoir divin pour la gloire et la beauté, le proclamer et l'enseigner à ceux qui ne regardent ni ne pensent, voilà qui est en même temps que le domaine particulier d'un artiste supérieur, le devoir précis qu'en attend la divinité.»

Et Watts, de renchérir : « Tout art qui a eu un réel et durable succès, a été le vulgarisateur de quelque grand principe d'esprit ou de matière, de quelque grande vérité, de quelque grand paragraphe du livre de la nature. Tout grand art est adoration ».

« Si cet art doit être didactique, explique Robert de la Sizeranne, qui a écrit l'analyse la plus pertinente sur « *la Peinture Anglaise Contemporaine* », c'est parce qu'il doit, en nous apprenant par le menu combien est admirable la création, nous élever à l'adoration

du Créatenr ». L'art, selon ces principes, ajoute Robert de la Sizeranne, doit être à la fois très noble et très populaire, il doit dire les choses les plus philosophiques et les dire à tous. Il doit élever l'homme qui le produit, c'est-à-dire tout le monde, parce qu'il doit être produit par tout le monde ; et il doit élever celui qui en jouit, c'est-à-dire tout le monde, parce que tout le monde est appelé à en jouir ».

« Il ne suffit pas qu'il soit didactique, moral et populaire, constate Robert de la Sizaeranne à propos du plus grand art dont l'Angleterre ait pu s'enorguellir, il faut encore, d'après les préceptés de l'école préraphaëliste, que l'art soit national.» Et le grand critique français de conclure : « Ainsi vu dans son ensemble, l'art anglais contemporain est né d'un graud effort, d'une haute et prodigieuse obstination vers le noble, vers le philosophique et vers le national. Il est venu en ce monde, soit pour ennoblir la vie, soit pour enseigner la vie, soit pour améliorer la vie. Il est issu de la vie et des rêveries nationales, du moins en ce qu'elles ont de plus grave et de plus recueilli. On déchirerait un drapeau anglais, si l'on déchirait telle toile de la National Gallery ».

M. Phillips dit de Walker : « qu'il avait cette qualité spéciale qui ne pourra jamais être prisée trop haut, que, dans ses innovations, il demeure national de sentiment et de caractere ».

Nous ne nous proposons ni d'imiter cet enseignement, ni de la mépriser. A nos yeux, le danger capital pour un artiste serait de ne pas être lui-même. Cependant

que Robert de la Sizeranne s'insurge contre les disciplines des préraphaélistes et plaide pour la seule mission qui lui semble digne de l'Art et qui serait d'exprimer le Beau, le Beau sans intention et sans apostalat, c'est encore Ruskin, le plus inspiré de tous les prophètes de l'art, qui nous dira le dernier mot : « La seule doctrine ou le seul système qui me soit propre est l'horreur de ce qui est doctrinaire au lieu d'être expérimental, et de ce qui est systématique au lieu d'être utile. Ainsi, aucun de mes disciples ne sera jamais un ruskinien; il suivra, non ma direction, mais les sentiments de son âme propre et l'impulsion de son Créateur ». Cela explique en même temps tous les coryphées du préraphaélisme, et tous les grands artistes de tous pays et de toute époque. Encore faut-il qu'ils aient « une âme propre » et qu'ils ressentent cette « impulsion du Créateur ».

Concluons en faisant appel aux lumières d'une grand poète, d'une grand savant et d'une grand philosophe : M. Paul Valery. D'après l'auteur d'*Eupalynos*, l'art se définit par « une manière de faire en tous les genres ». (voir *Encyclopédie Française* 16'04 — 1) Cette manière, dit l'exégète de *Léonard*, « suppose dans l'agent une préparation, une éducation, ou du moins une attention spéciale, dont le résultat à atteindre peut être poursuivi par plus d'un mode d'opération ».

Notre but en publiant ces images, qui veulent provoquer une aspiration à la conscience esthétique libanaise en réveillant les formes ataviques de la sensibilité nationale, est d'obtenir de nos artistes que cette *préparation*, cette *éducation* et

cette *attention spéciale* soient autant dirigées vers un résultat esthétique, quant à la qualité de cette *manière de faire*, que vers un objectif national, quant au sujet et à l'effet de l'ouvrage produit. En d'autres termes, nous souhaitons que ce qui s'appelle la sensibilité créatrice de nos artistes soit conjugué, autant que faire se peut, et sans dommage pour cette sensibilité, à la conscience nationale. C'est dire que nous espérons de l'art libanais une exploration plus lucide et plus vigoureuse de nos ressources originales, pour en dégager ce que nous appellerons le fond et l'essence d'une œuvre, sa valeur permanente, ce qui tend, indépendamment de sa forme variable, à dépasser la forme même; — comme l'intellect, sur le plan littéraire par exemple, « tend à abolir la substance auditive et la structure d'un discours, *pour parvenir à son sens* ».

Quand nous parlons d'un art national, nous ne voulons pas outre-passer les droits de la chose publique, ni réduire les droits de l'Art. C'est dans un sens aussi peu restrictif des privilèges de l'art, que M. P. Valéry lui donne « un rang utile dans l'économie universelle », et le place « à côté de l'industrie utilitaire », lorsqu'il constate que « l'art a sa presse, sa politique intérieure et extérieure, ses écoles, ses marchés et ses bourses de valeur; qu'il a même ses grandes banques de dépôt, où viennent progressivement s'accumuler les énormes capitaux qu'ont produits, de siècle en siècle, les efforts de la sensibilité créatrice, musées, bibliothèques, etc... »

Quelles que modestes que soient notre part et notre place dans la production, la transmission et la conservation de ces richesses, nous souhaitons tout





TANIT PHÉNICIENNE
(DÉESSE-MÈRE ET PÉNÉ-BAAL)
Terre Cuite trouvée à Siagu, Tunisie
Le Passé de l'Afrique du Nord, par E. F. Gautier. Payot Edit.

simplement que cette place soit véritable, et que notre part ait un caractère authentique, c'est-à-dire qu'elle soit sincère, ingénue, et honnêtement conforme à ce que nous sommes, dans le passé et le présent où s'est inscrite notre existence, comme dans l'avenir où nous devons nous diriger si nous ne voulons pas cesser d'être.

* * *

Depuis un quart de siècle, à peine sortis de leur collèges où ils n'avaient pas pu, sous le régime turc, se connaître soi-même dans le cadre avoué d'une patrie possible, quelques vrais Libanais essayent de leur mieux d'apprendre leur histoire. Ils veulent réparer l'injurieuse injustice qui condamne leur race aux yeux de l'étranger. Ils veulent effacer la tâche dégradante qui les salit depuis les siècles, et les poursuit encore sur le front innocent de leurs petits enfants.

Au passé phénicien, dont on a tant médit, il n'a manqué, s'il faut en croire les bons auteurs, que des artistes et des poètes qui chantent leurs ancêtres, relatent leur vaillance et perpétuent leur gloire.

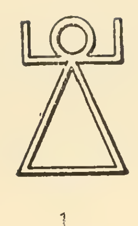
De la table des dieux qu'ils avaient apprêtée pour tout le genre humain, jusqu'au banc d'infamie où Rome les a jetés, et après Rome tout l'univers, nos aieux ont souffert de notre indifférence plus que des mille haines de leurs mille ennemis. Sans que nous ayons su en déceler la cause, beaucoup de nos malheurs, même

aux temps actuels, nous viennent du long crime de cette indifférence.

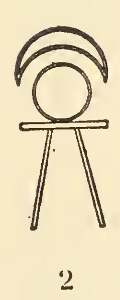
Espérons maintenant que l'heure soit venue pour nos artistes et nos poètes de s'eveiller à la conscience d'une ame qui leur est propre, et de se mettre à l'œuvre pour exprimer tout ce qu'il doivent à la divinité. Espérons que leur piété filiale, leur civisme national et leur talent professionnel rendront aux Libanais un peu du patrimoine des grandeurs phéniciennes cachées sous le boisseau depuis l'antiquité.

« On demande que la parole put passer au poète carthaginois ! » écrivait en notre honneur Gabriel Audisio. Demandons que le geste de l'artiste libanais s'ajoute au verbe de nos poètes, non pour copier, calquer on démarquer les œuvres du passé, mais pour créer un art vivant, sincère et personnel, un art robuste qui continue la tradition et qui la renouvelle, un art humain où le particulier rejoint l'universel, un art dont la nature soit le premier mot, mais dont l'idéal, qui n'est jamais trop noble, qui n'est jamais trop grand, soit l'ultime expression, un art qui soit de notre temps et de toujours.

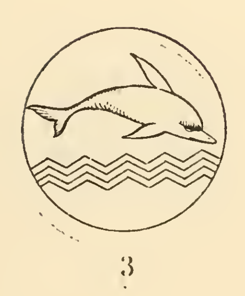
Charles CORM



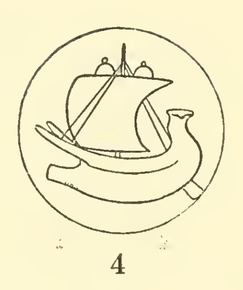
1



2



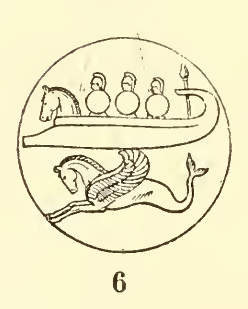
3



4



5



6



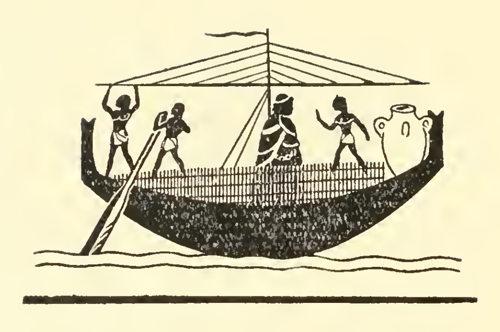
7


8

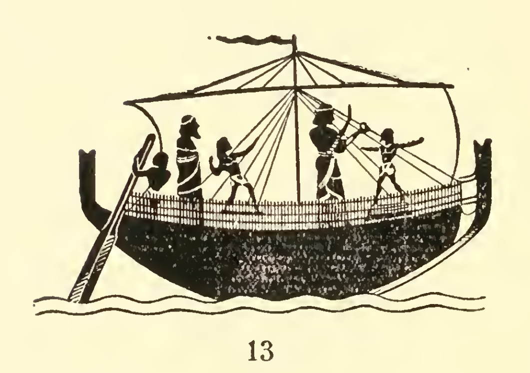

9


10

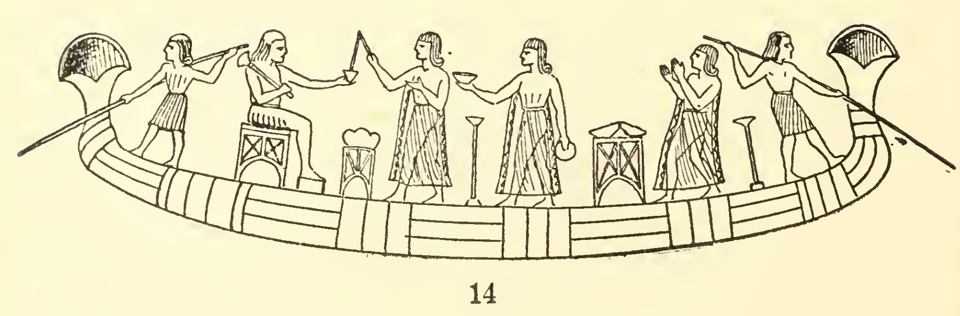

11



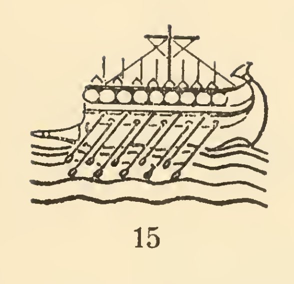
12



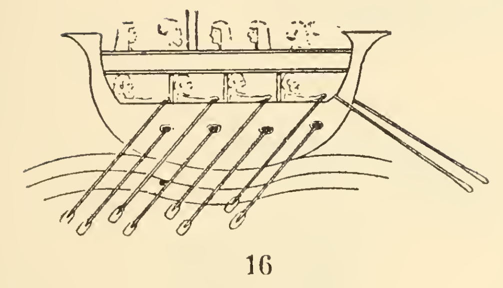
13



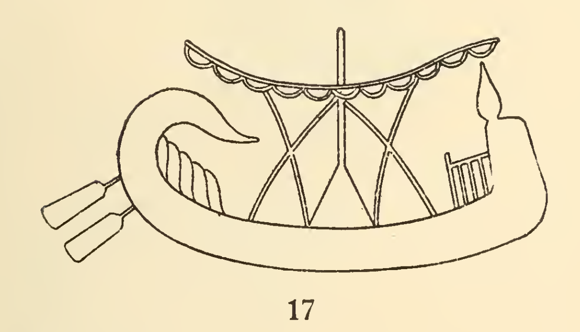
14



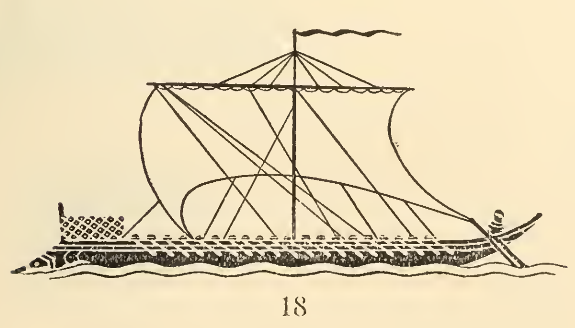
15



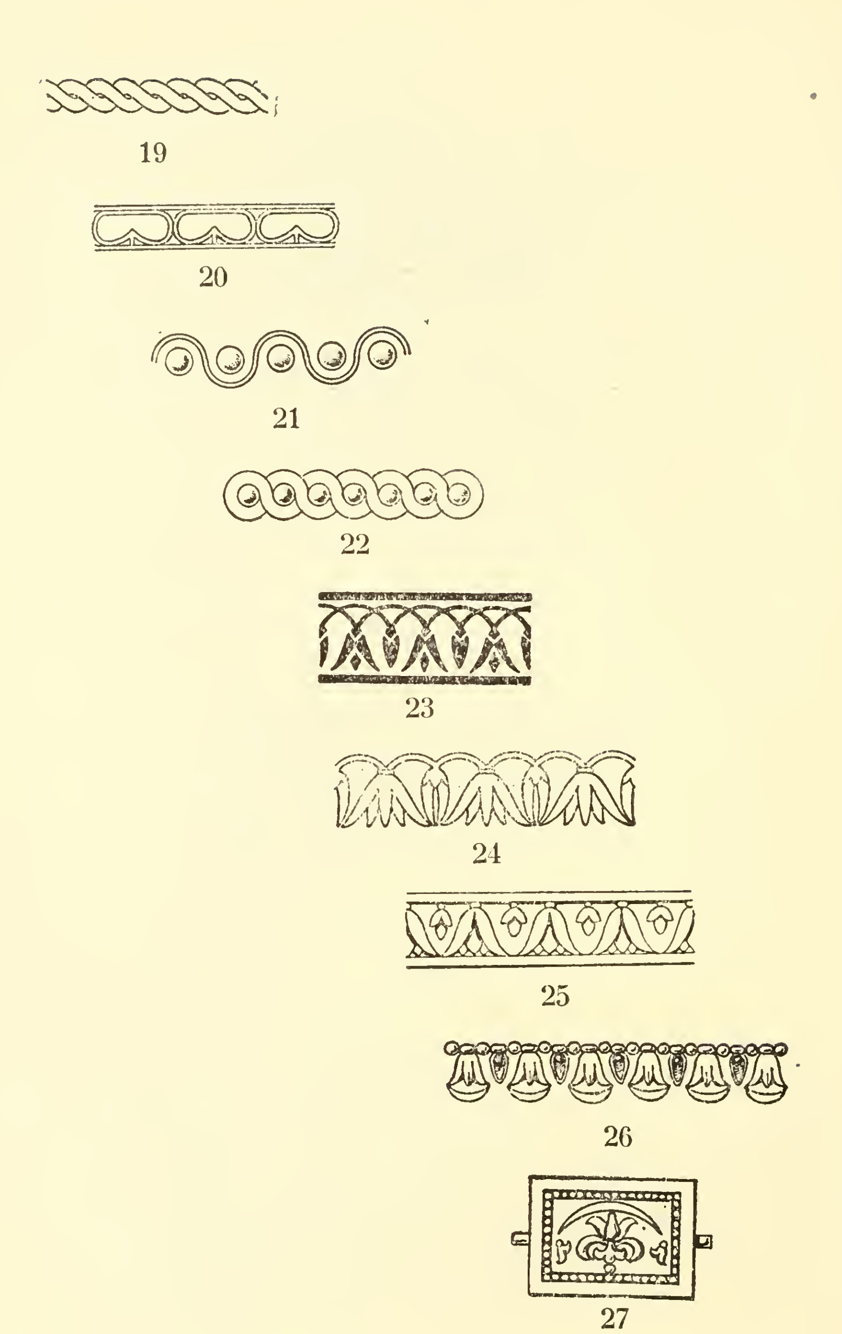
16



17



18


19
20
21
22
23
24
25
26
27

28

29

30

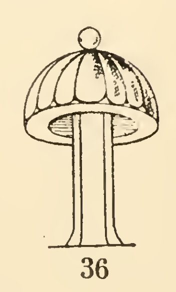
31

32

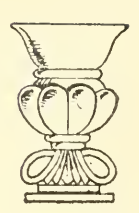
33

34

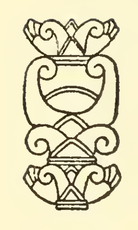
35



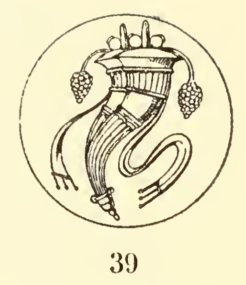
36



37



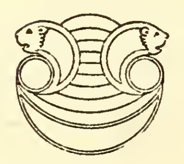
38



39



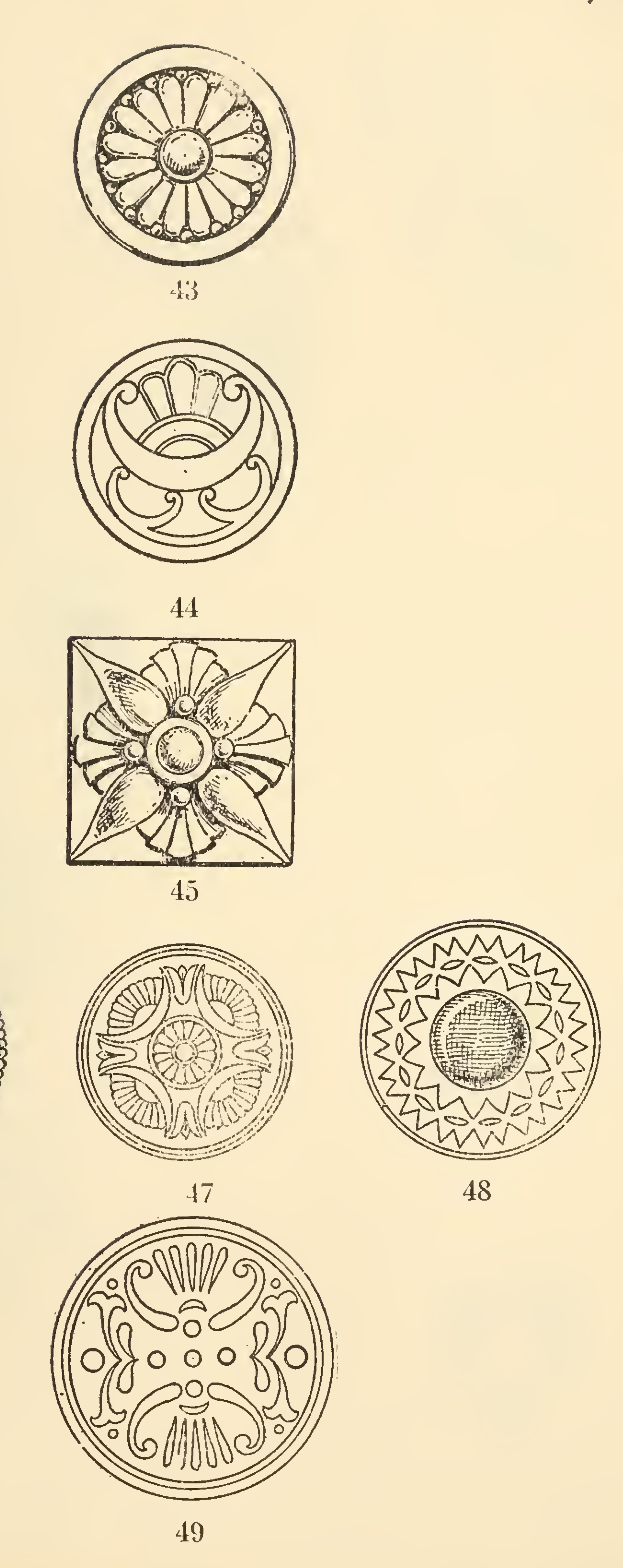
40

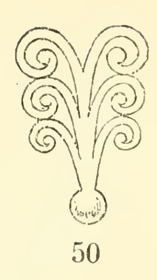


41

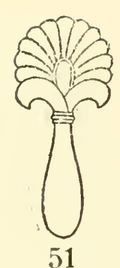


42

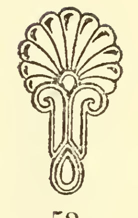

43
44
45
46
47
48
49



50



51



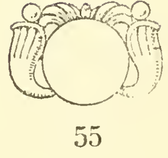
52



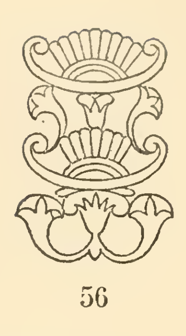
53



54



55

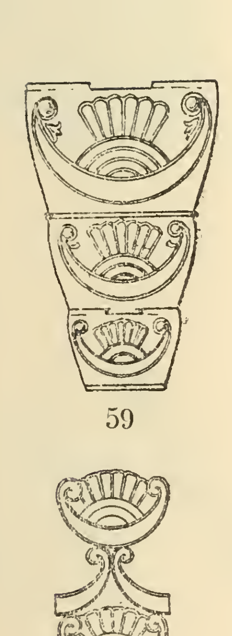


56



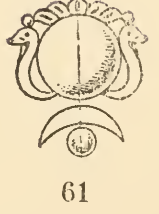
57

58

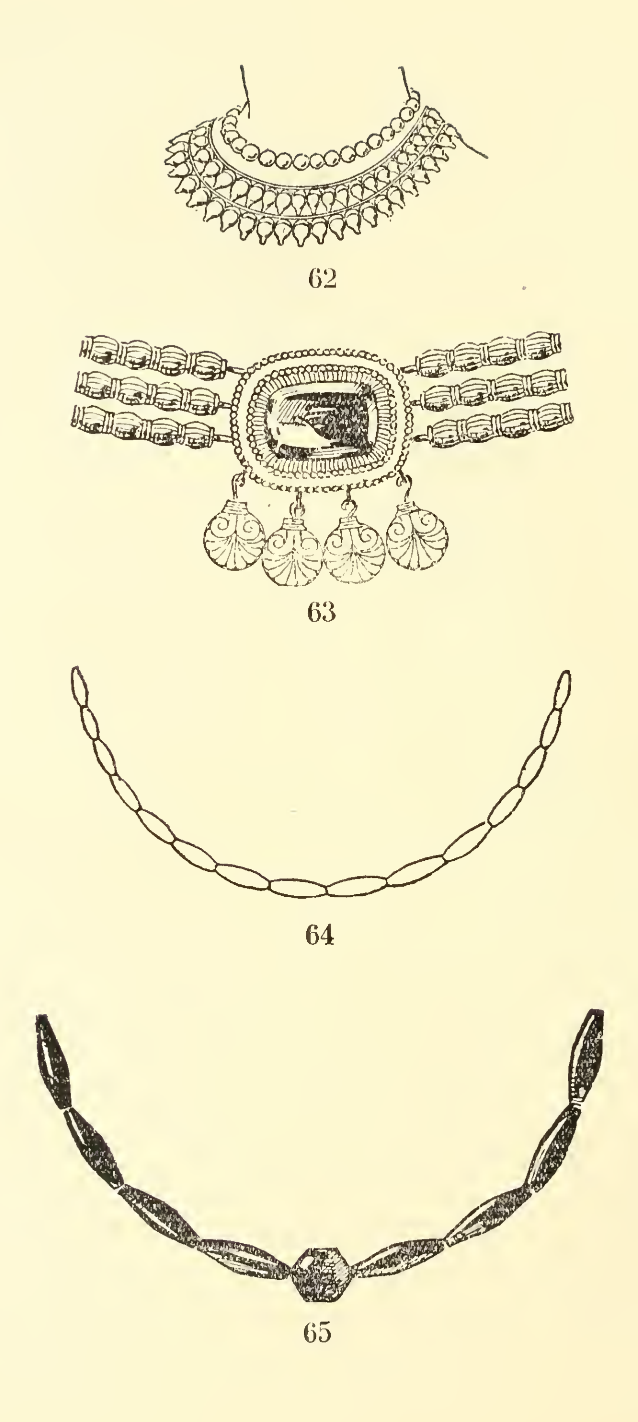


59

60



61



62

63

64

65

66

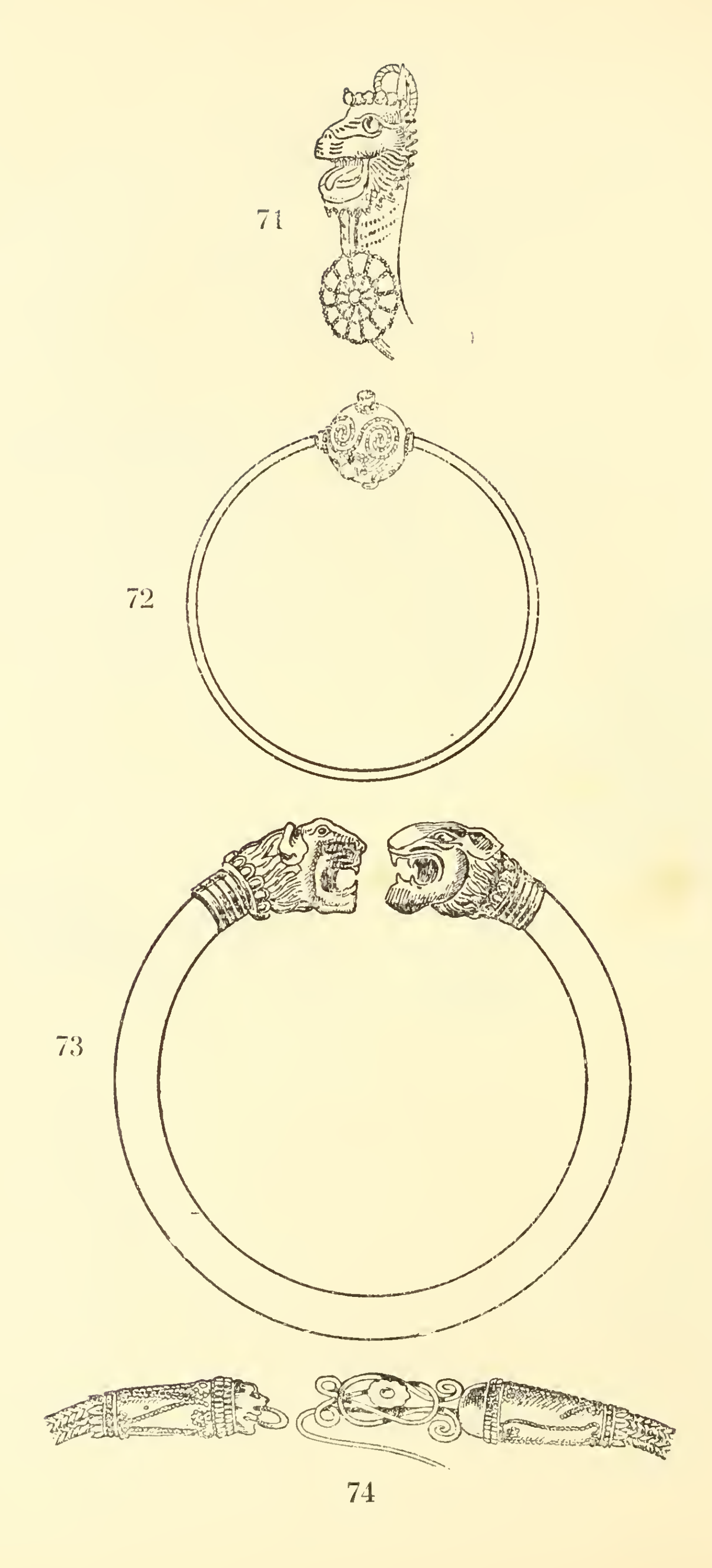
67

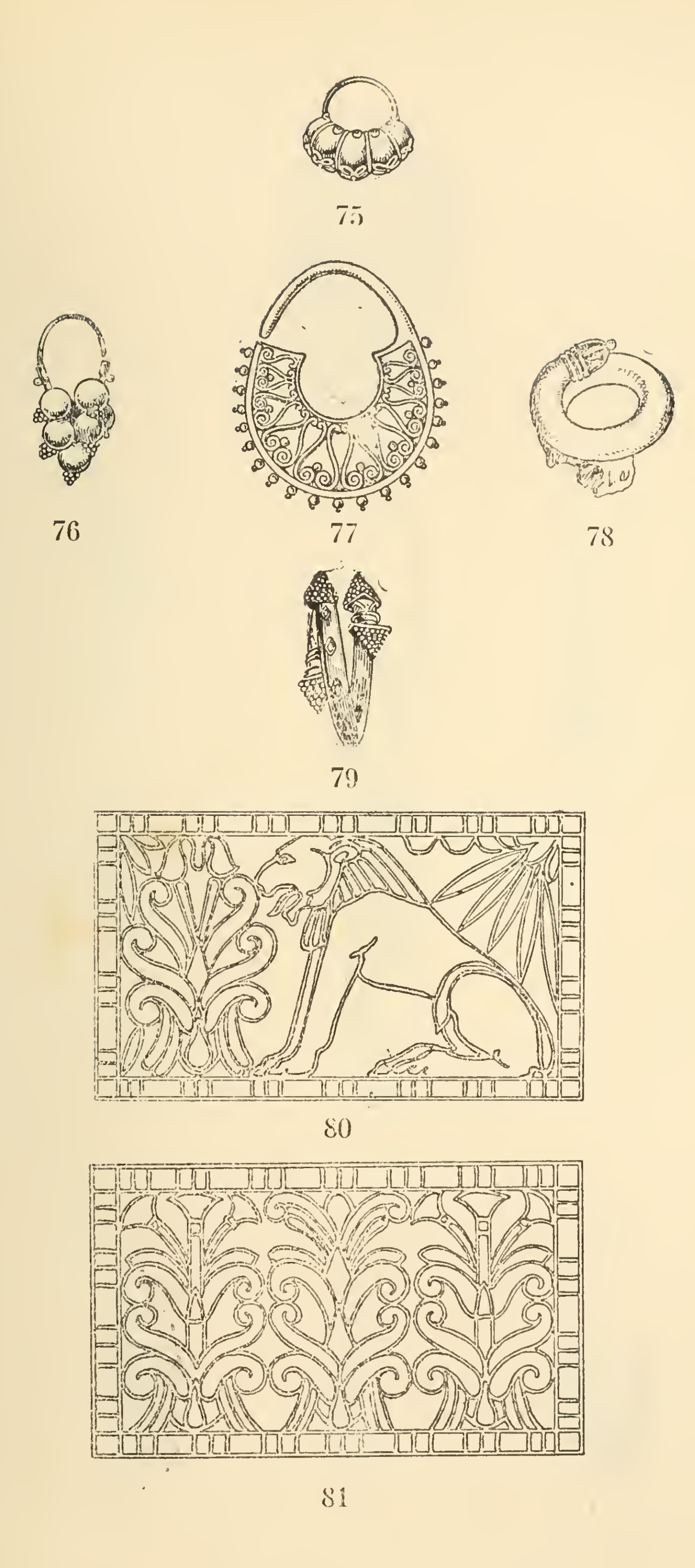
68

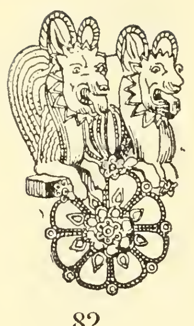
69



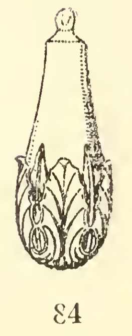
70

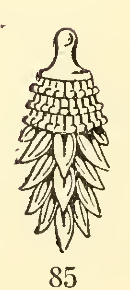

71
72
73
74

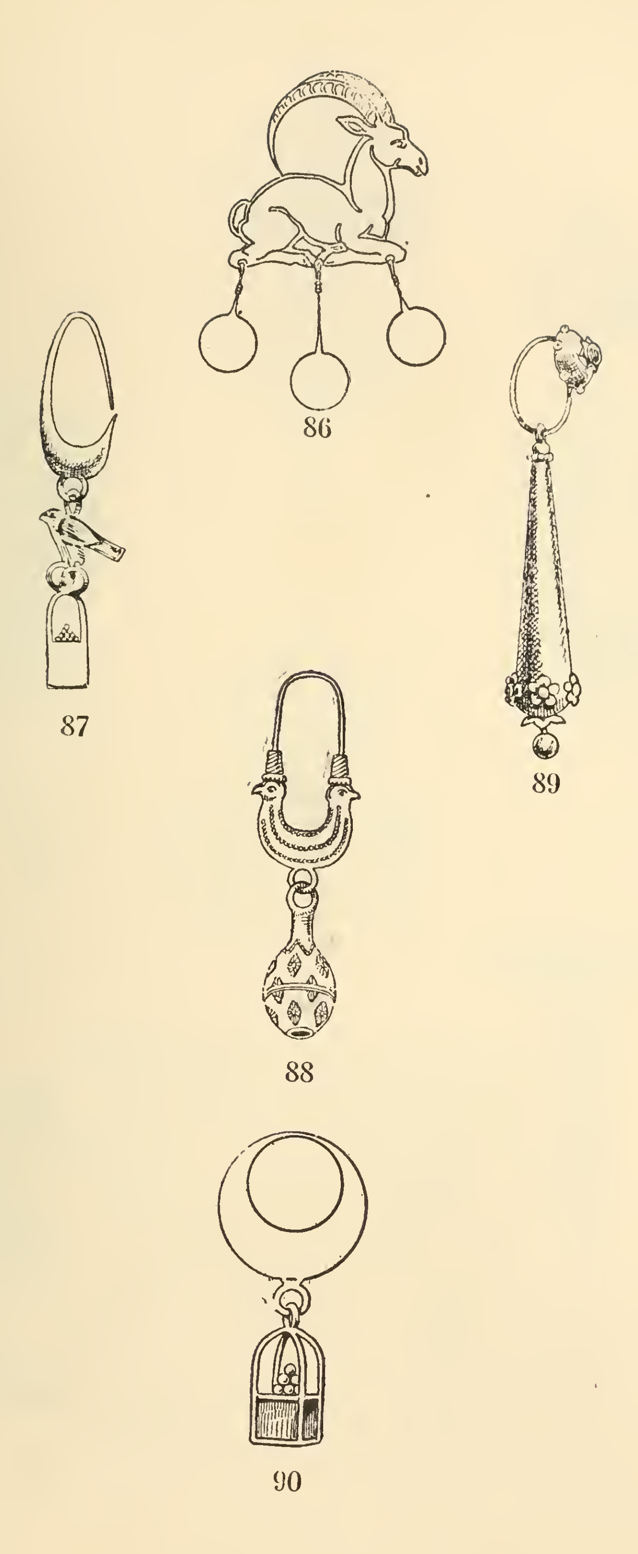

75
76
77
78
79
80
81

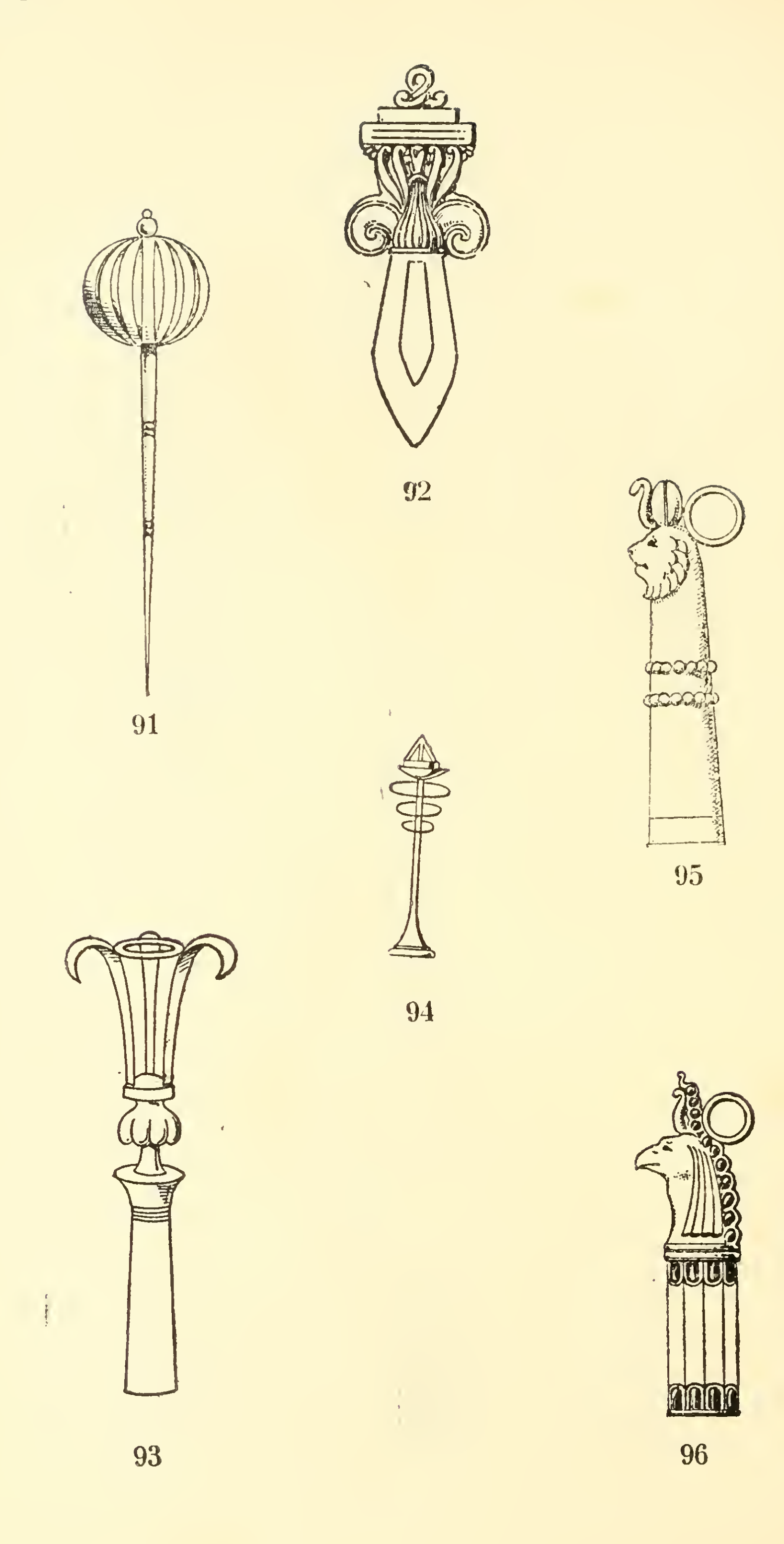

82


83


84


85


86
87
88
89
90


91
92
93
94
95
96



97



98



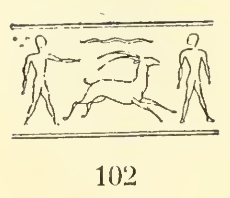
100



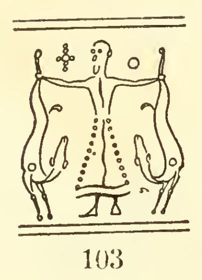
99



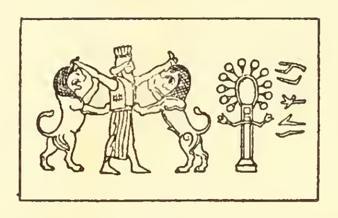
101



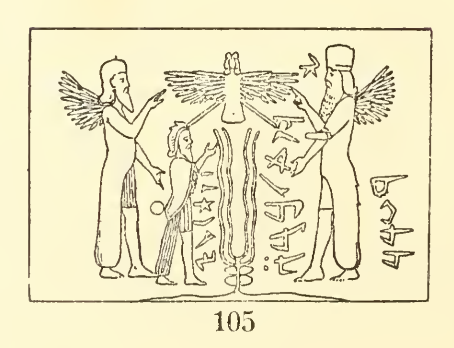
102



103



104



105



106



107



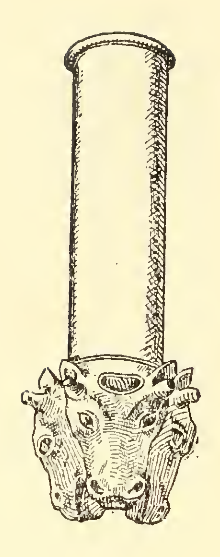
108



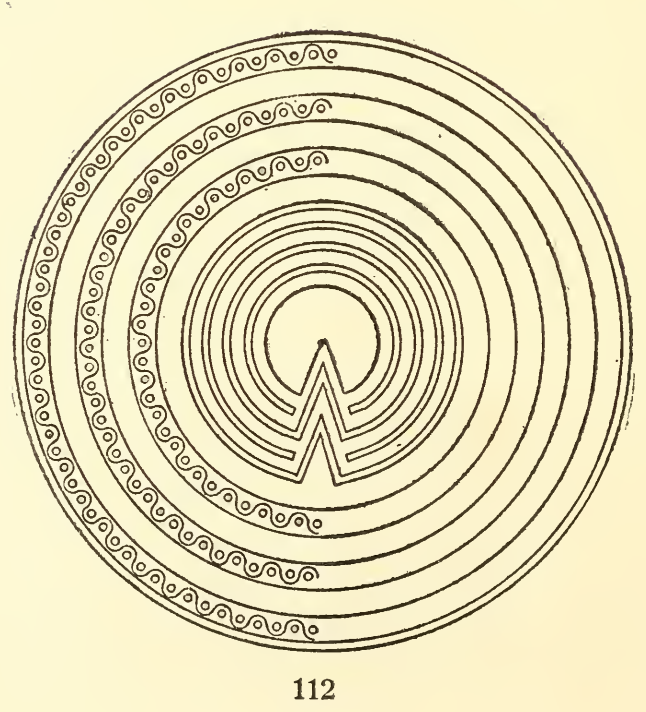
109



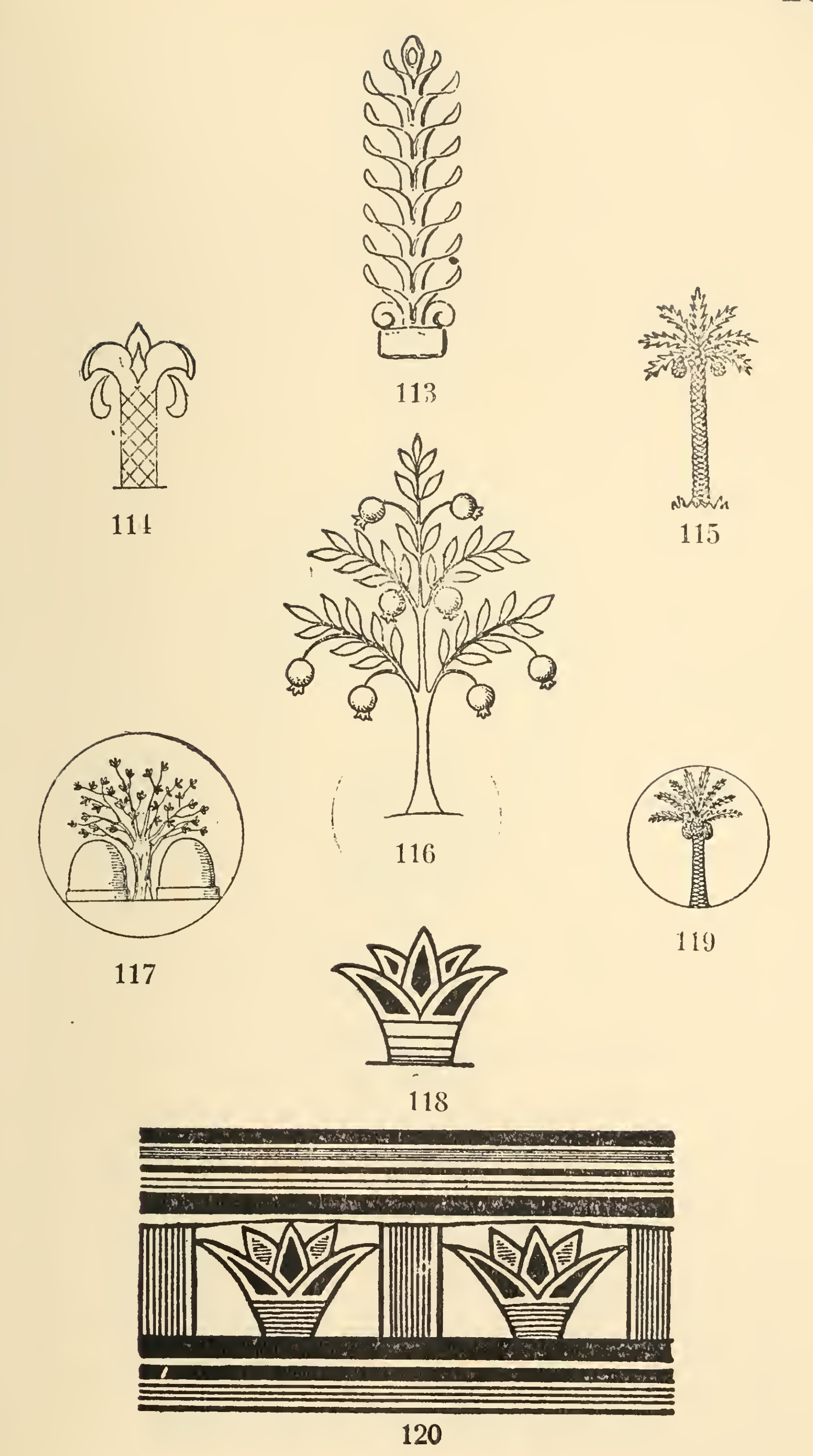
110

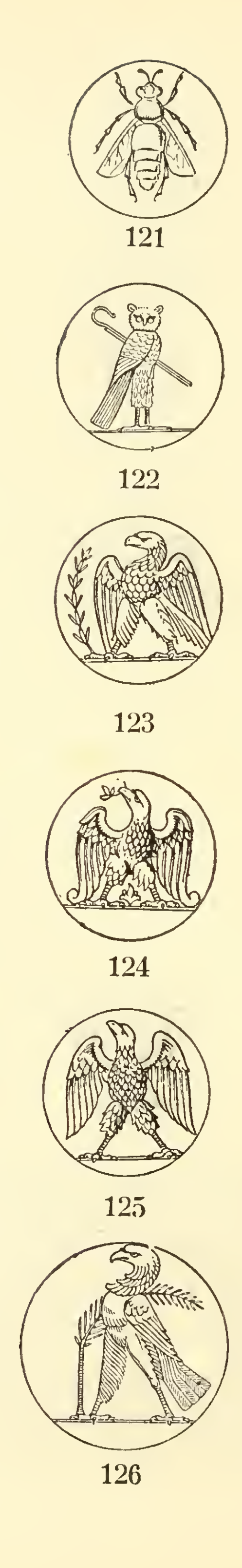


111



112


113
114
115
116
117
118
119
120



121

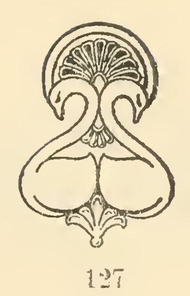
122

123

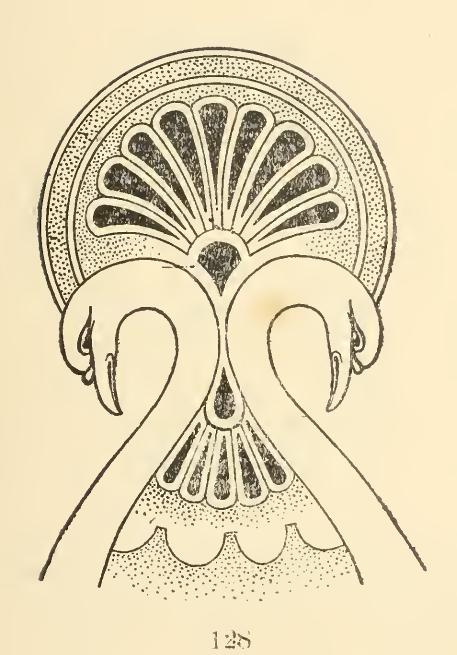
124

125

126



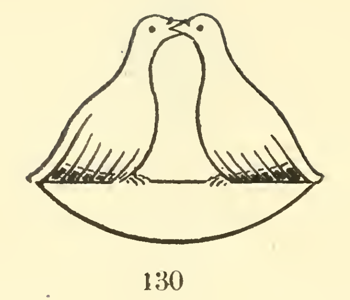
127



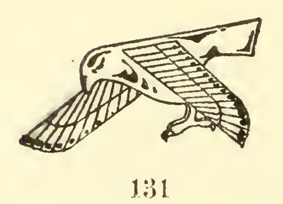
128



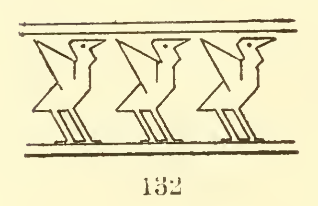
129



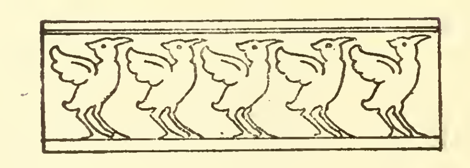
130



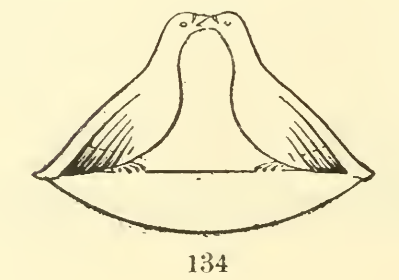
131



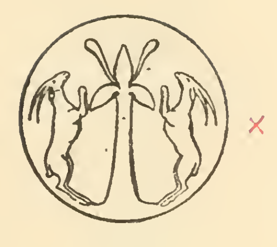
132



133



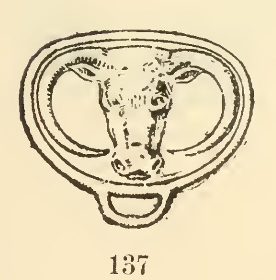
134



135



136



137



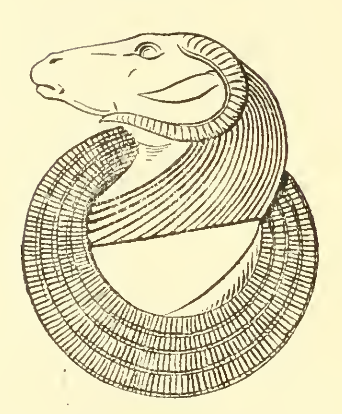
138



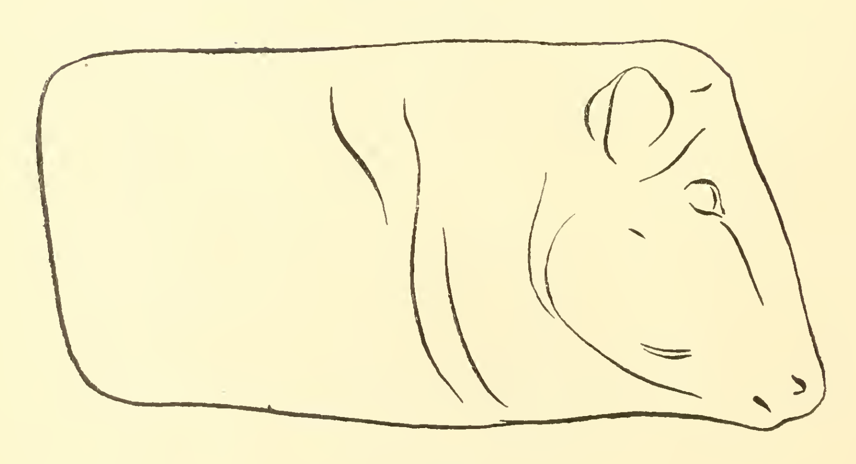
139



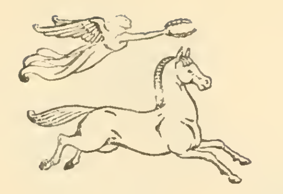
140



141



142



143



144



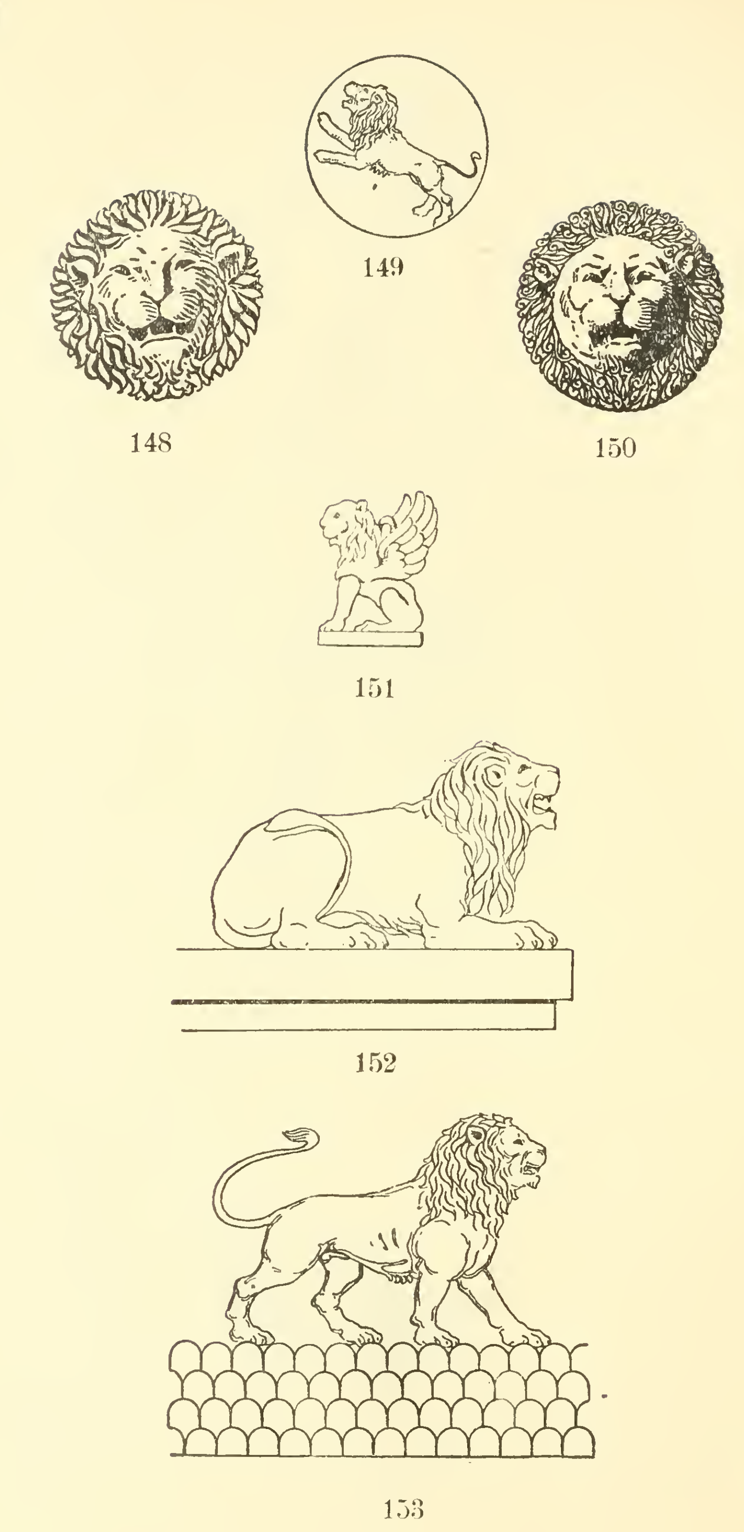
145



146



147



149

148

150

151

152

153

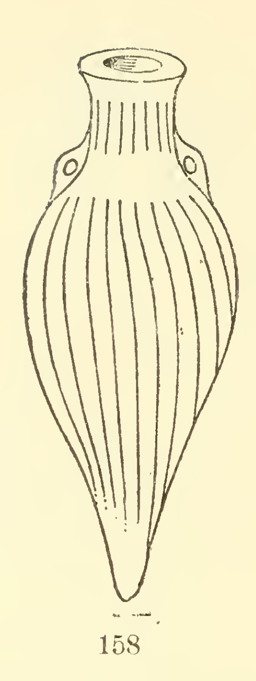


154

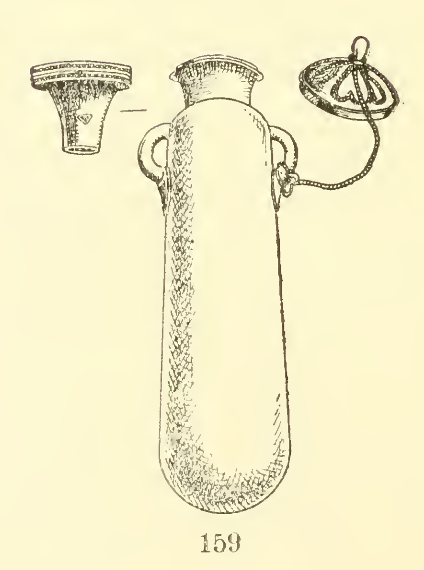
155

156

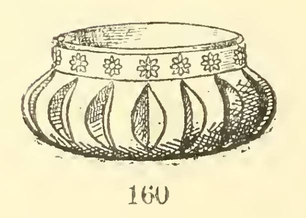
157



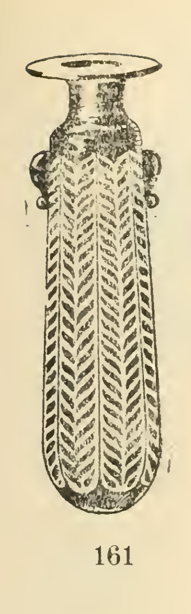
158



159



160



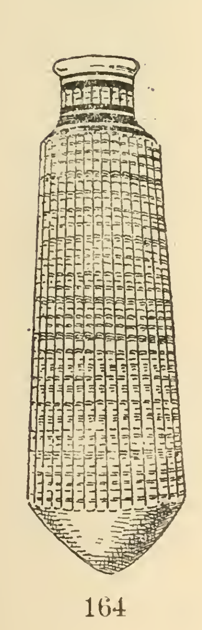
161



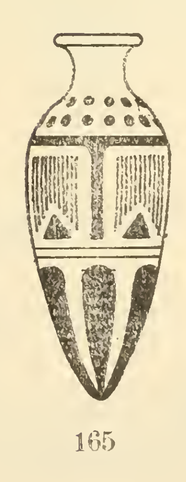
162



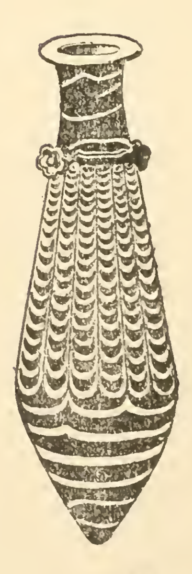
163



164



165



166



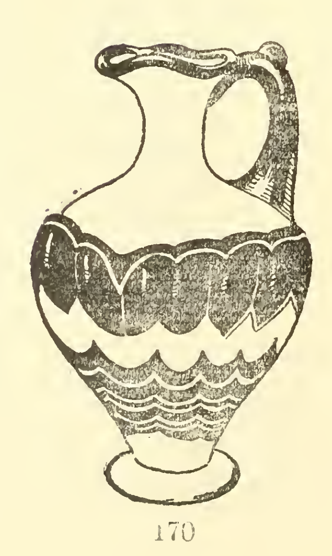

167



168



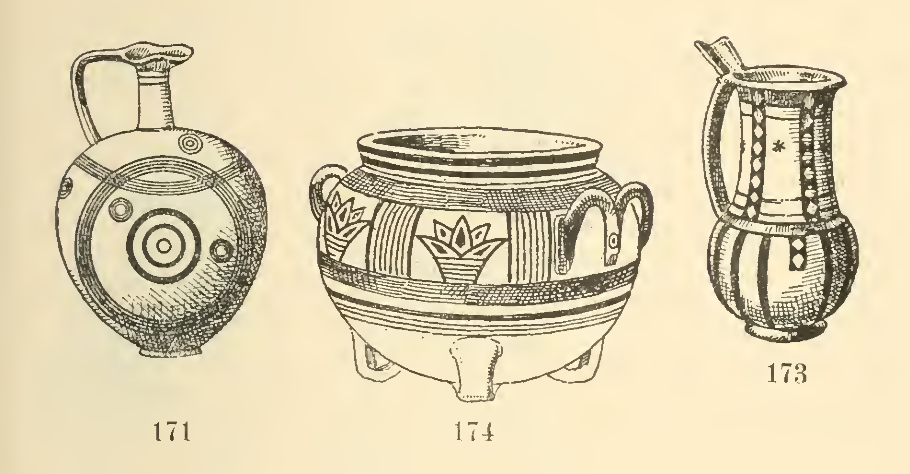
169



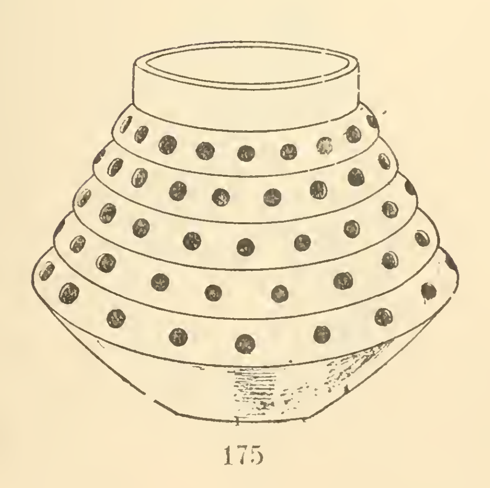
170



172



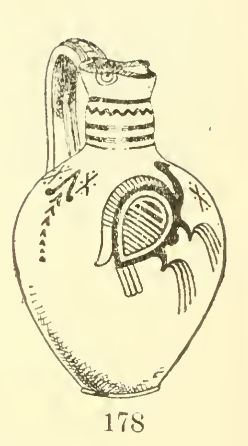
171 174 173



175


176


177


178


179



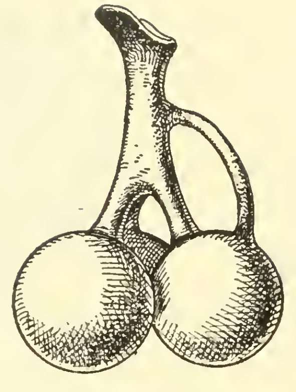
181



180

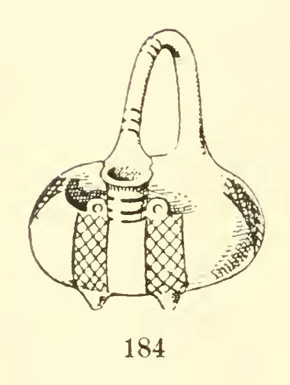


182

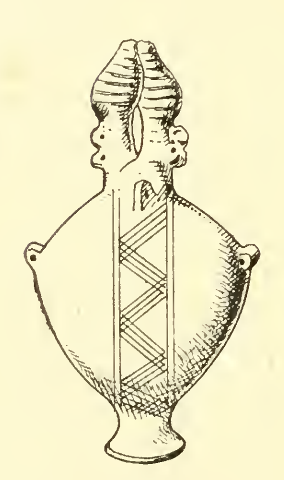




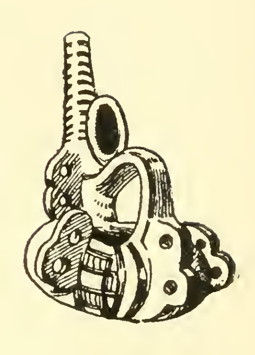
183



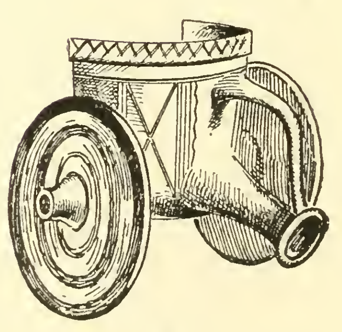
184



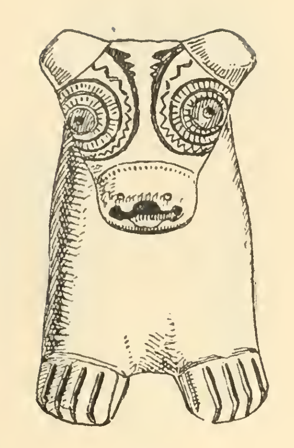
186



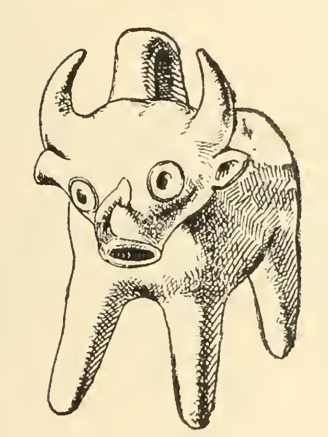
185



187



188



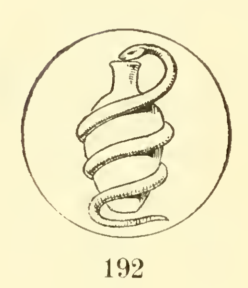
189



190



191



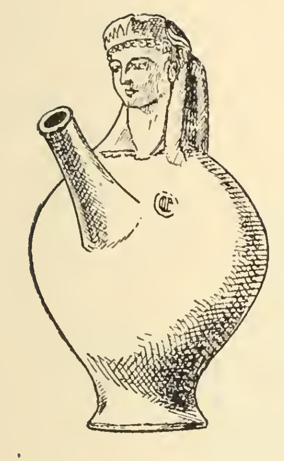
192



193



194



195



196



197



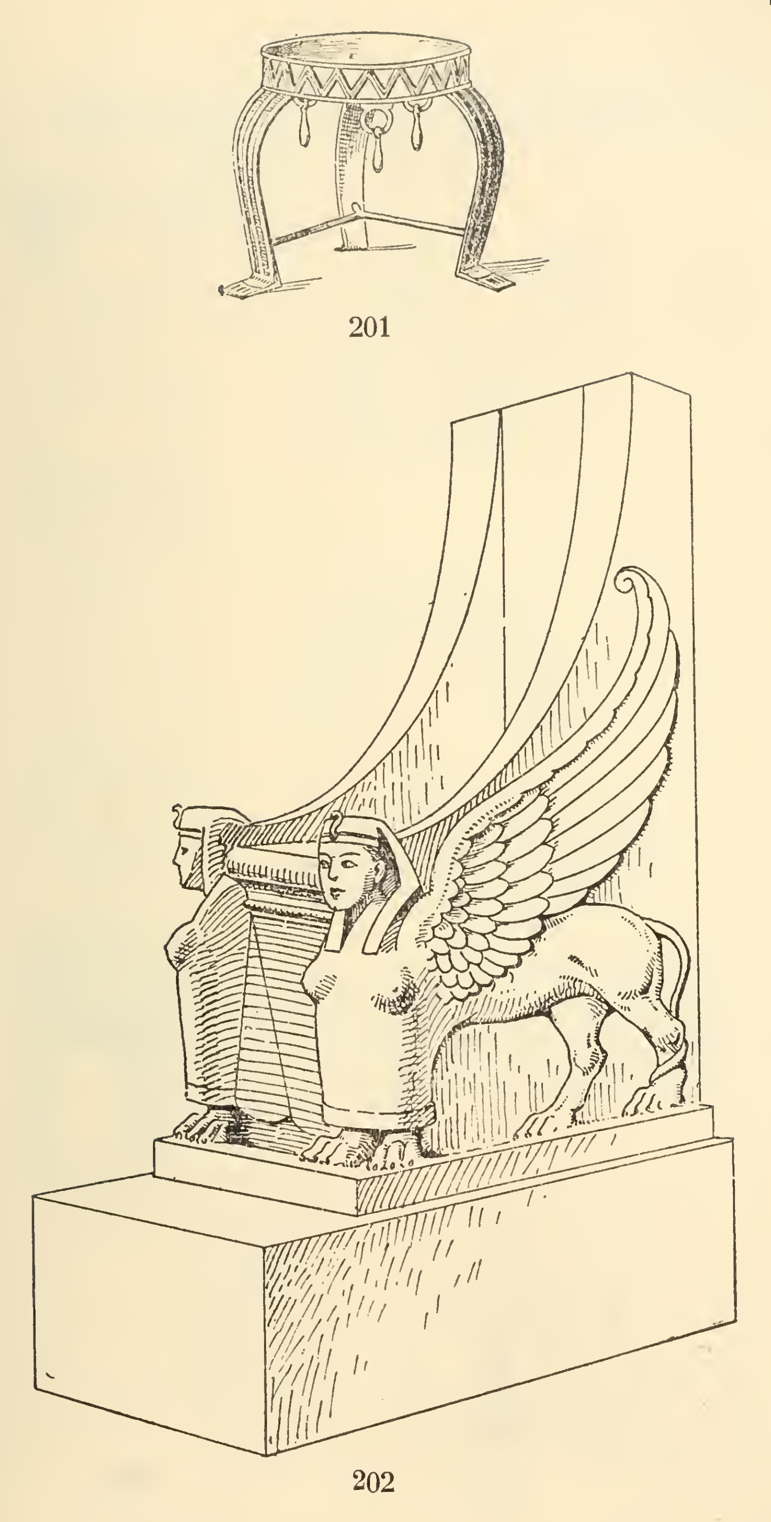
198



199

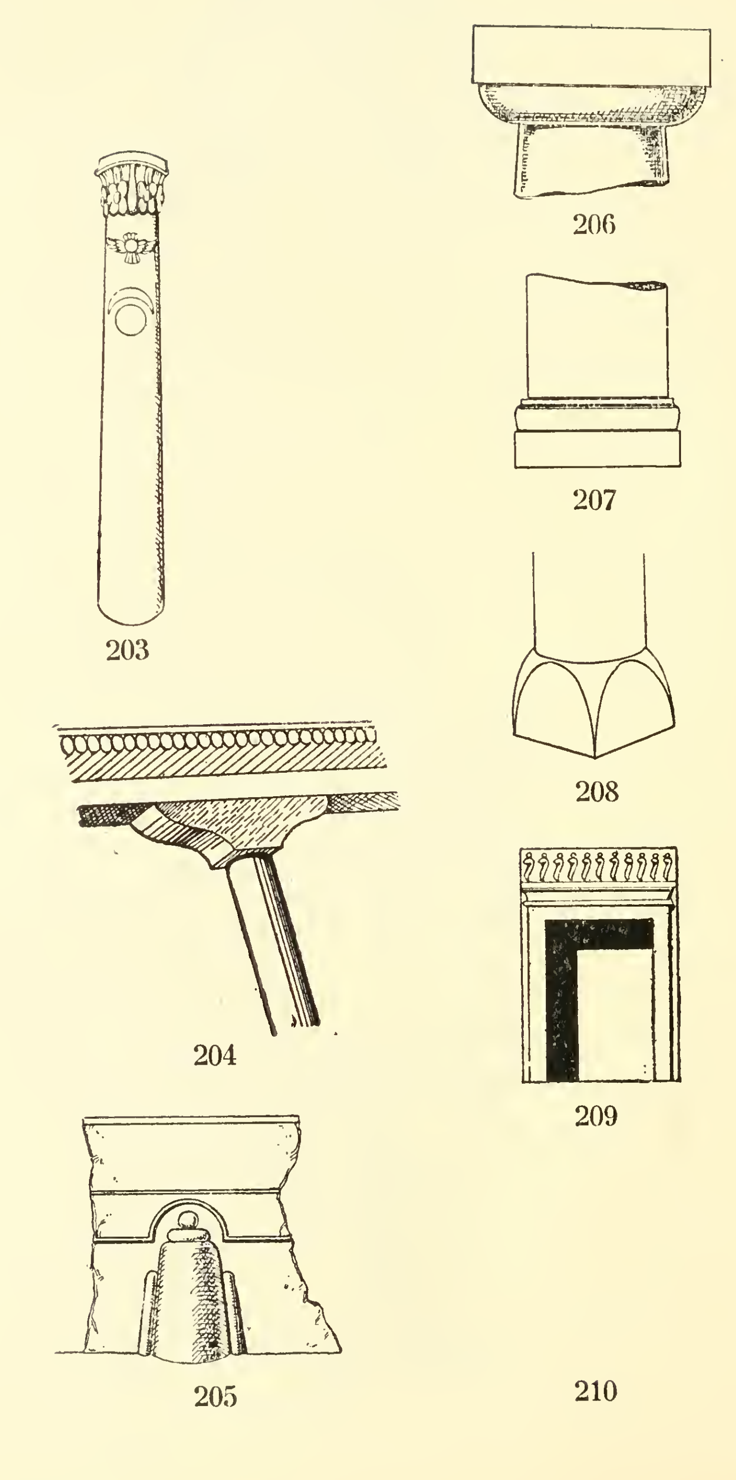


200



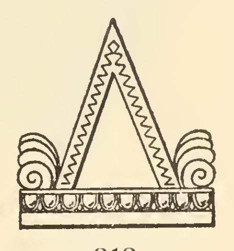
201

202


206
207
203
208
204
209
205
210



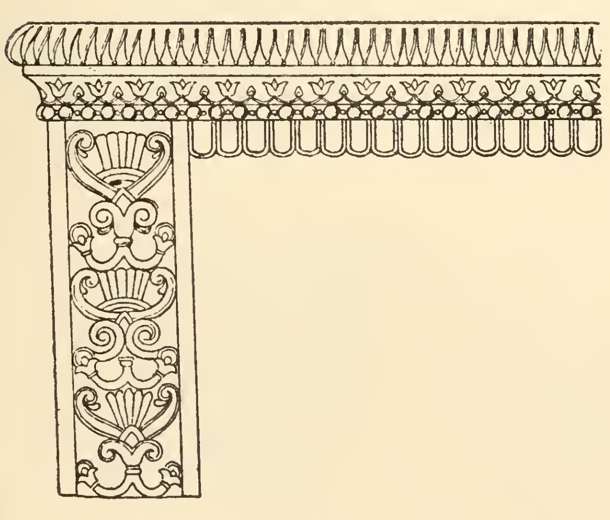
211



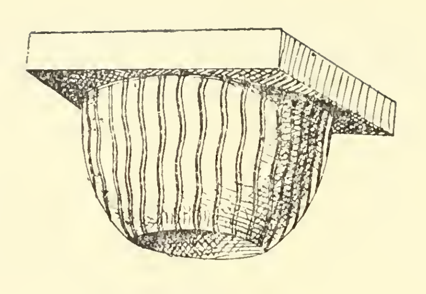
212



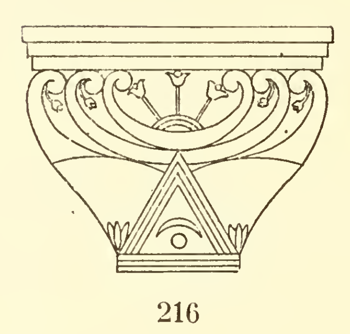
213



214

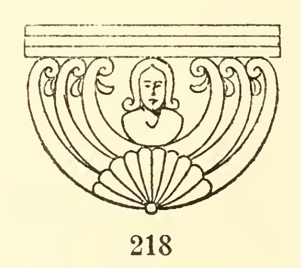


215

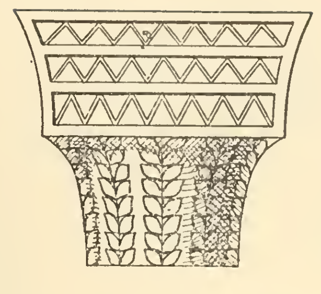


216

217



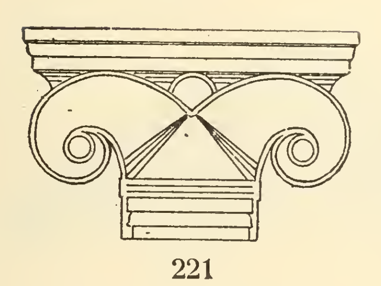
218



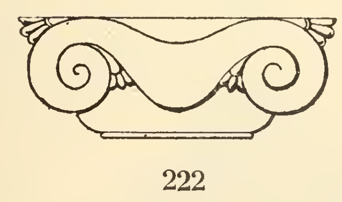
219



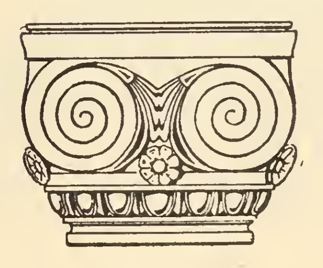
220



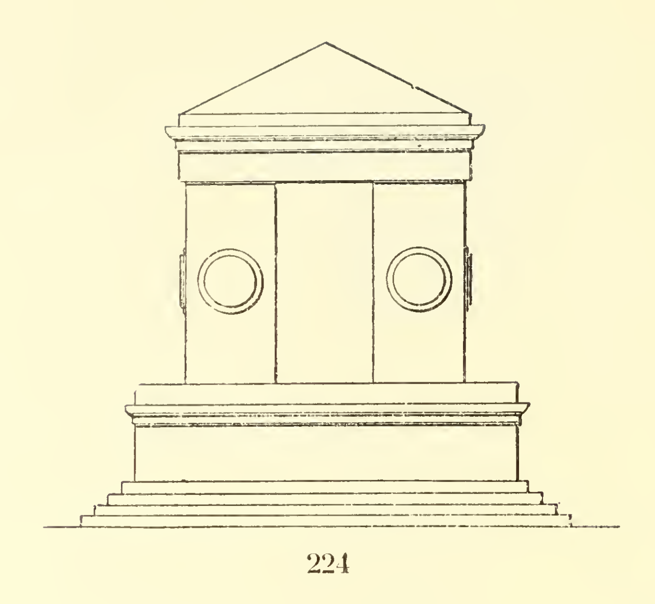
221



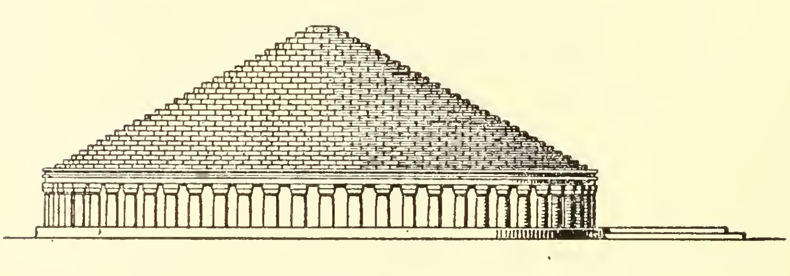
222



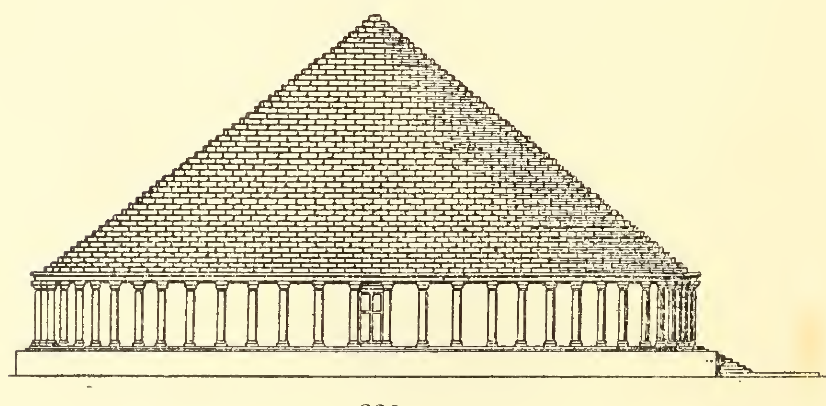
223



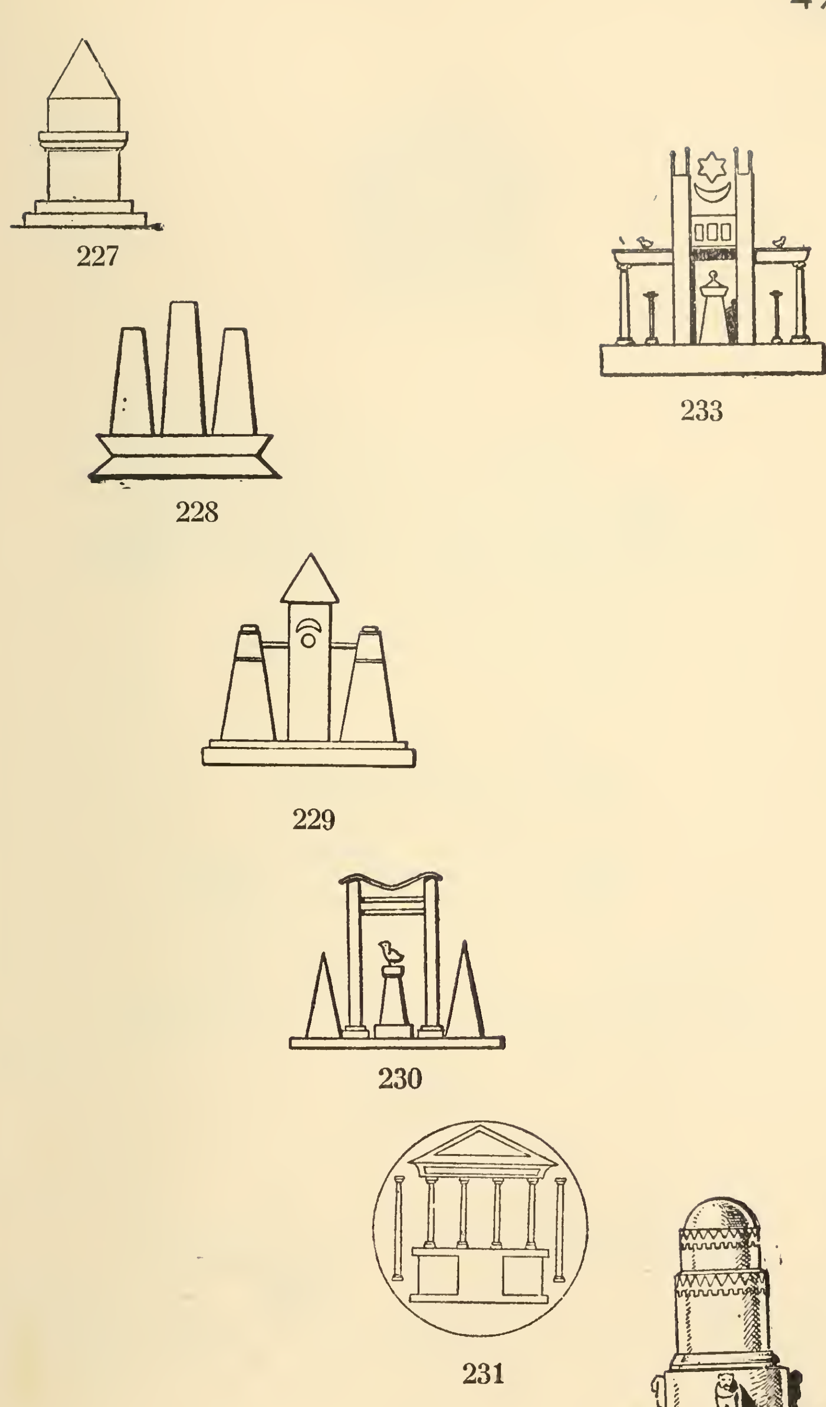
224



225



226



227

228

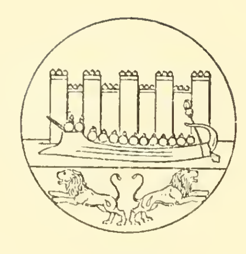
229

230

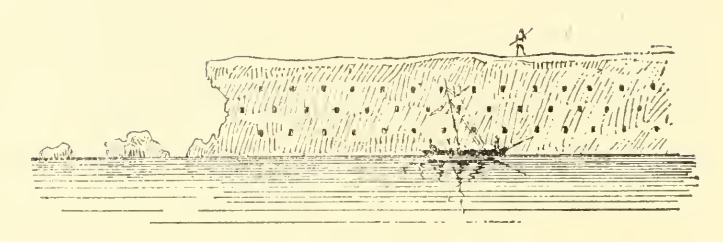
231

232

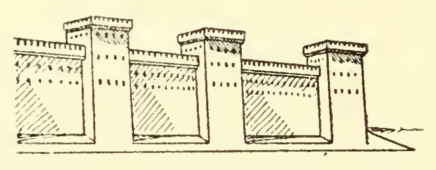
233



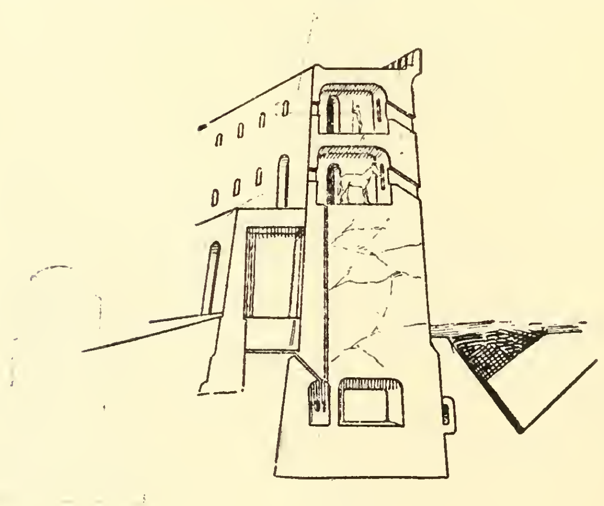
234



235



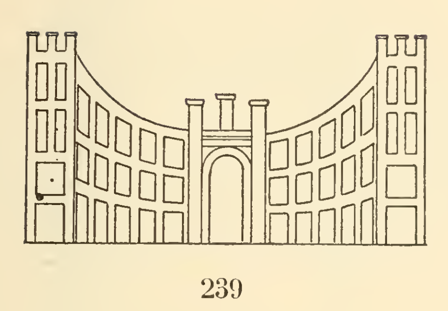
236



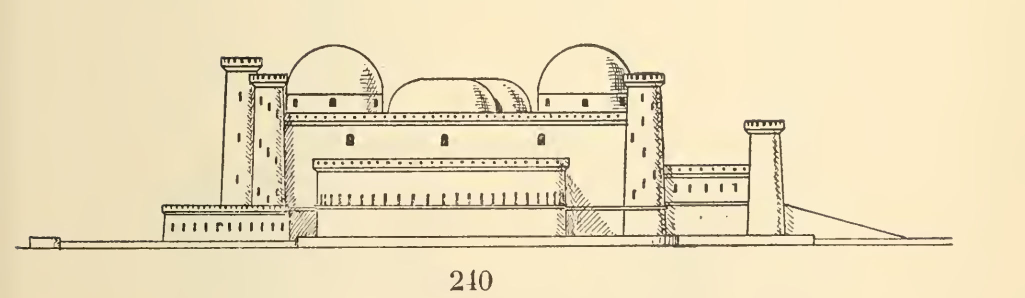
237



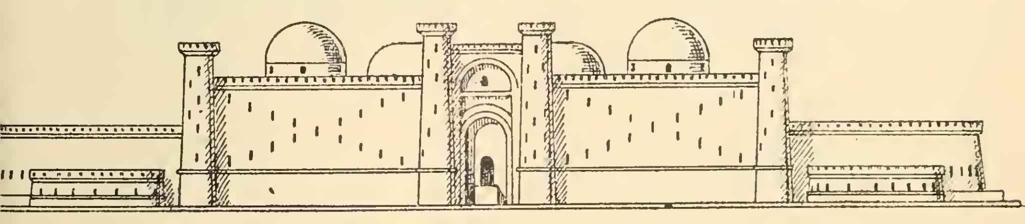
238



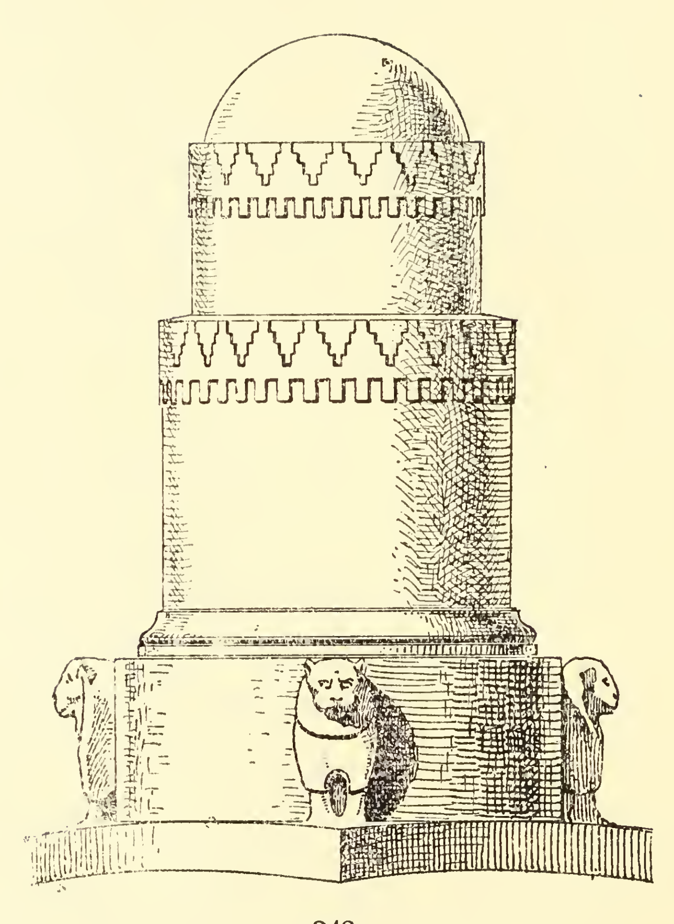
239



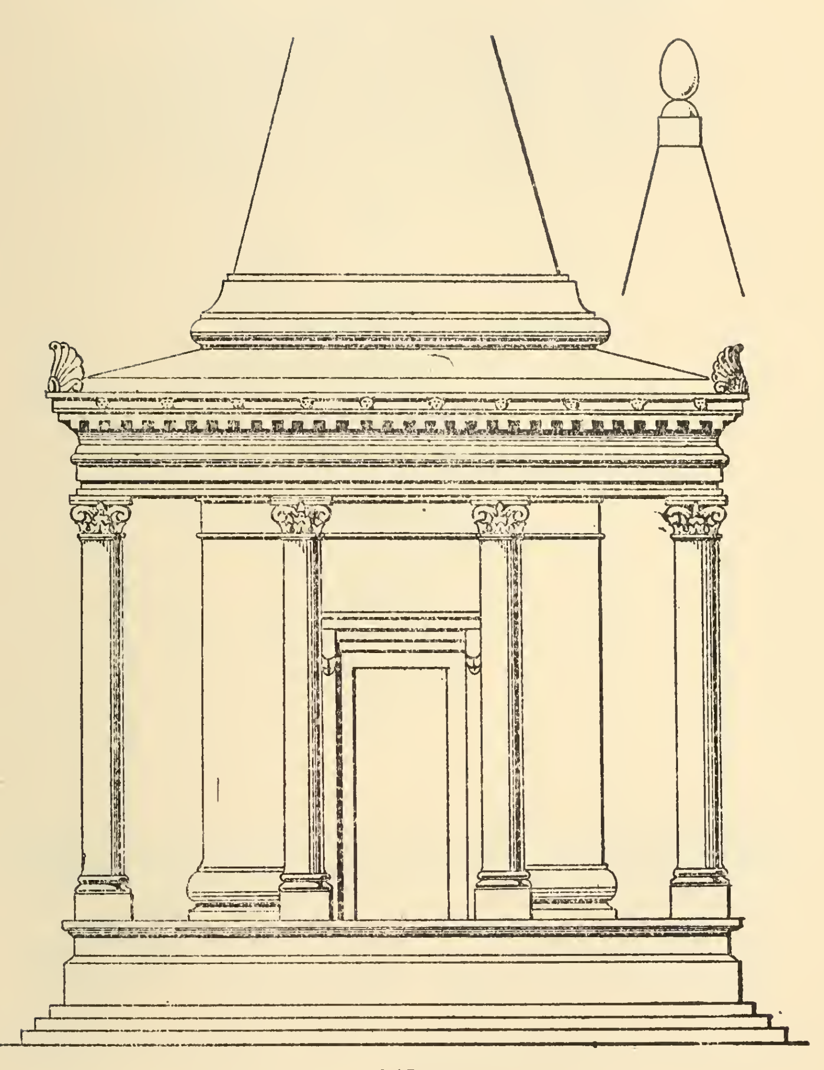
240



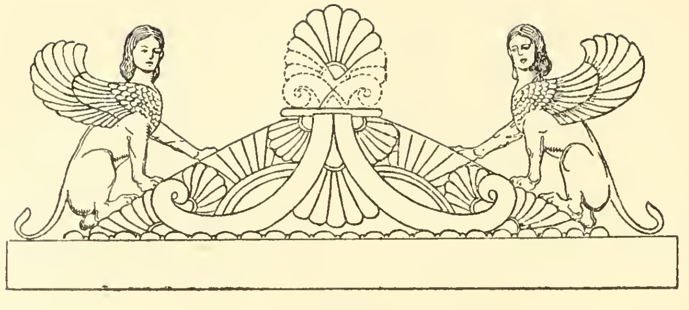
241



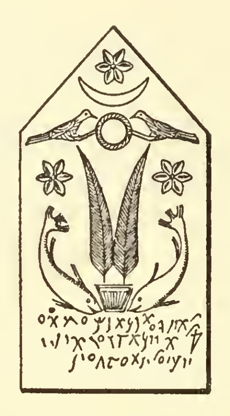
242



243



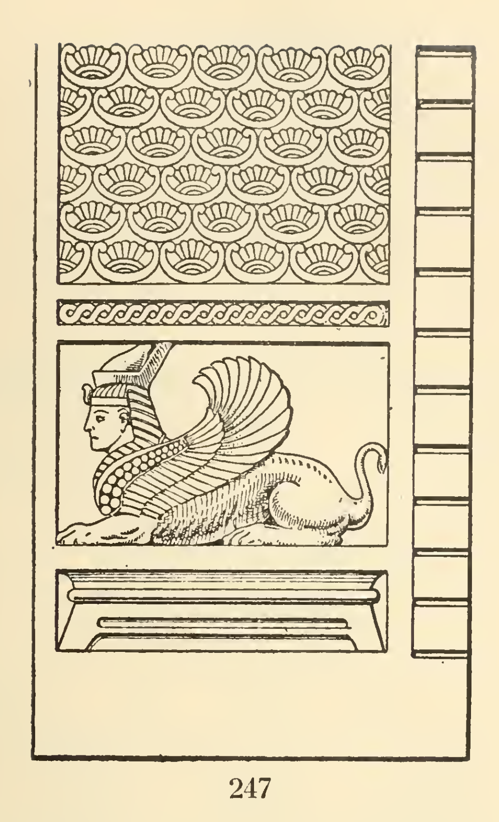
244



245

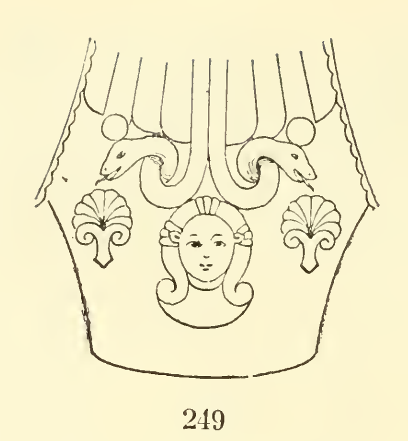


246

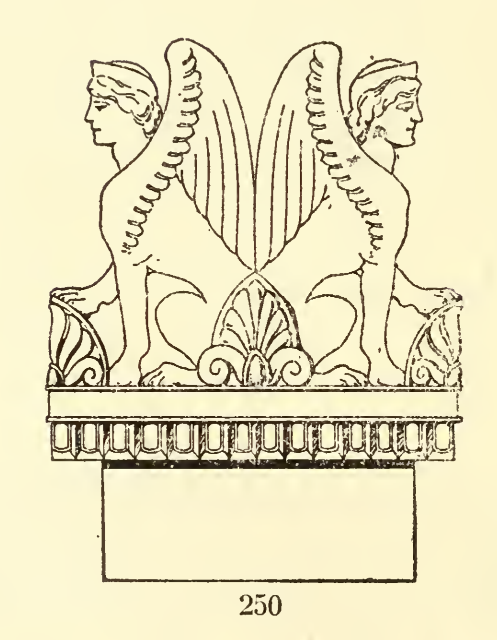


247

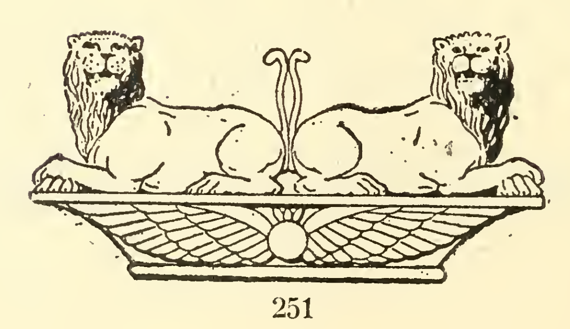
248



249



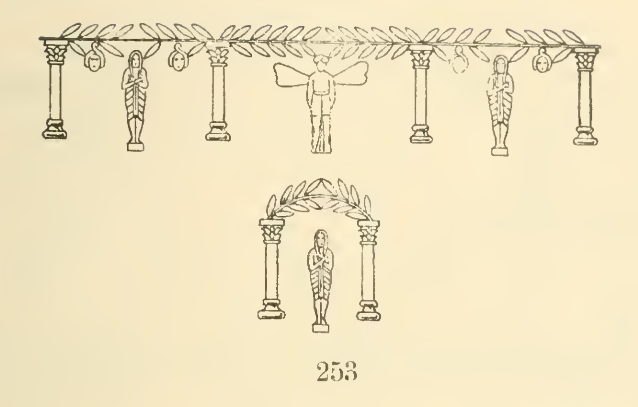
250



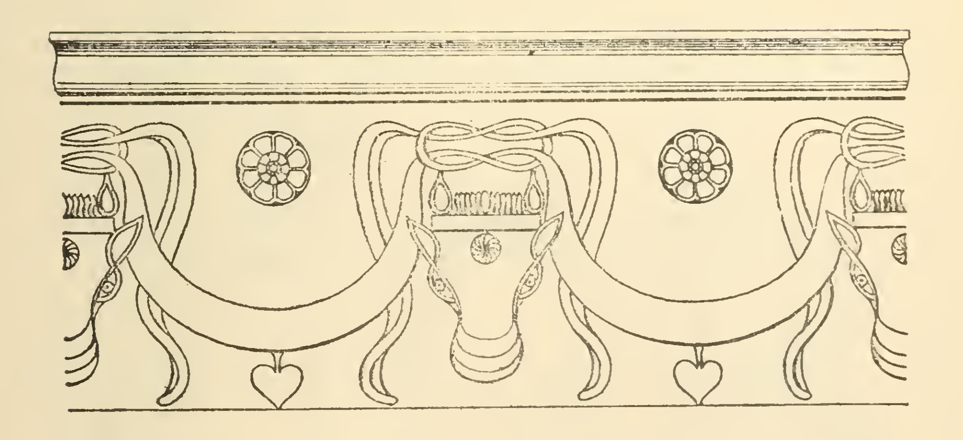
251

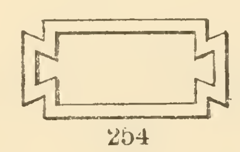


252

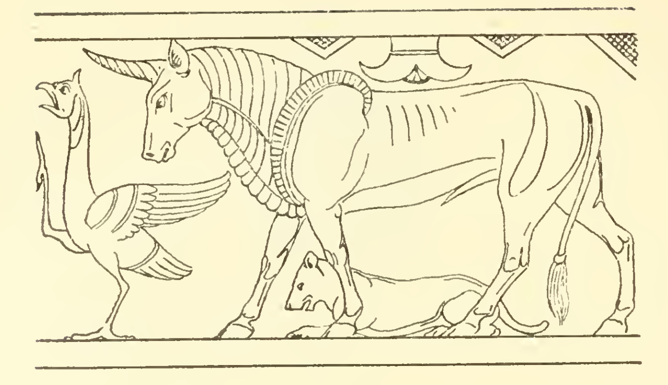


253

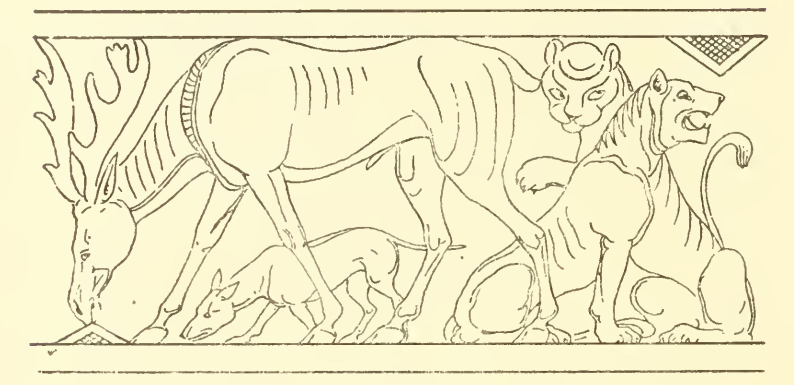




254



255



256



257

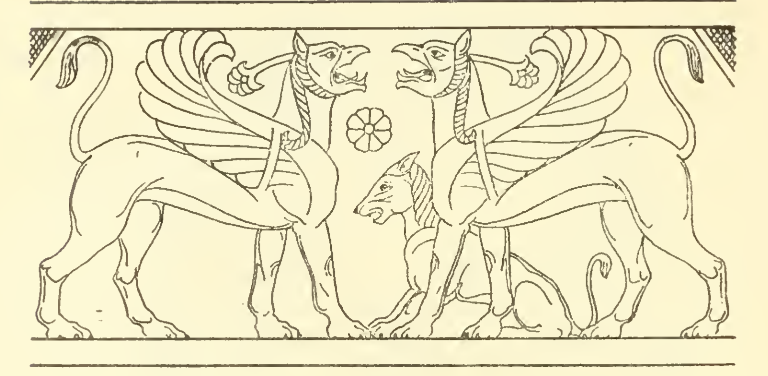
258

259

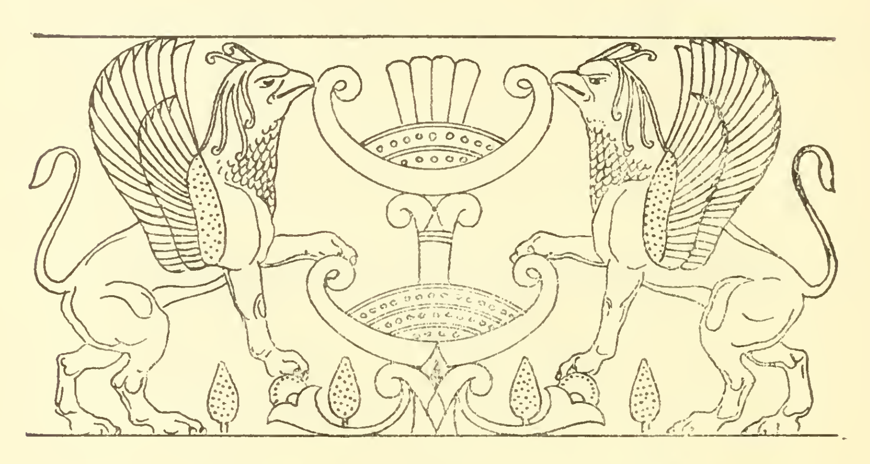
260



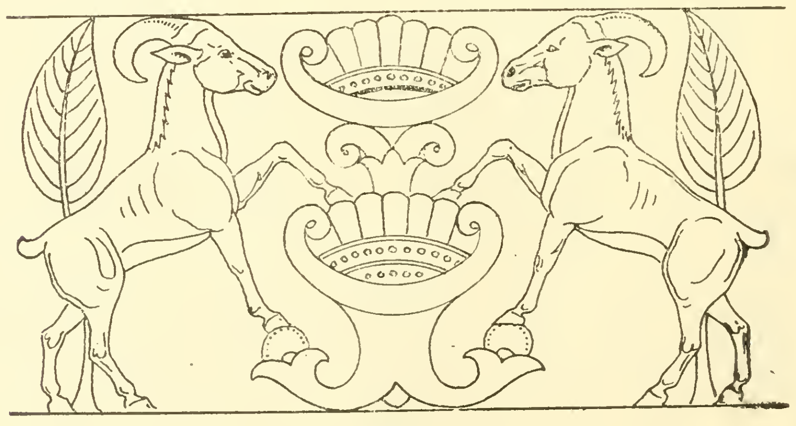
261



262



263



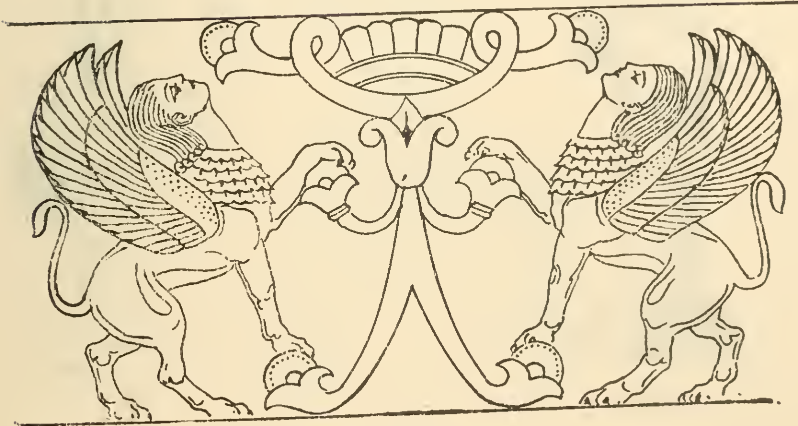
264



265



266

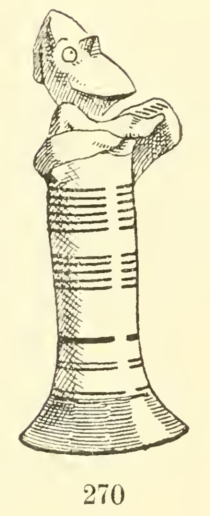


267

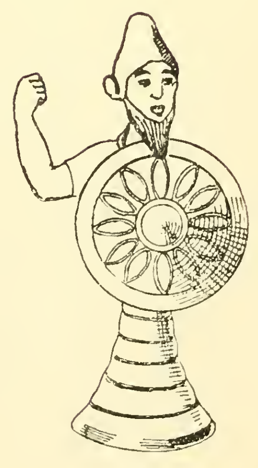


268

269



270



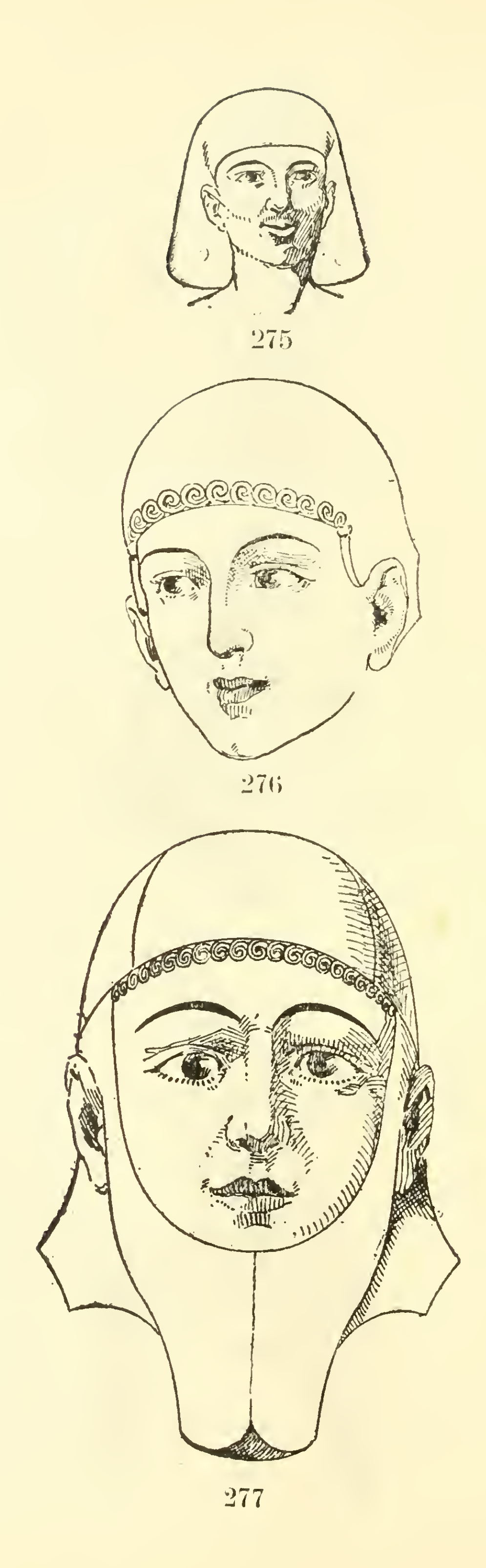
271



272

273

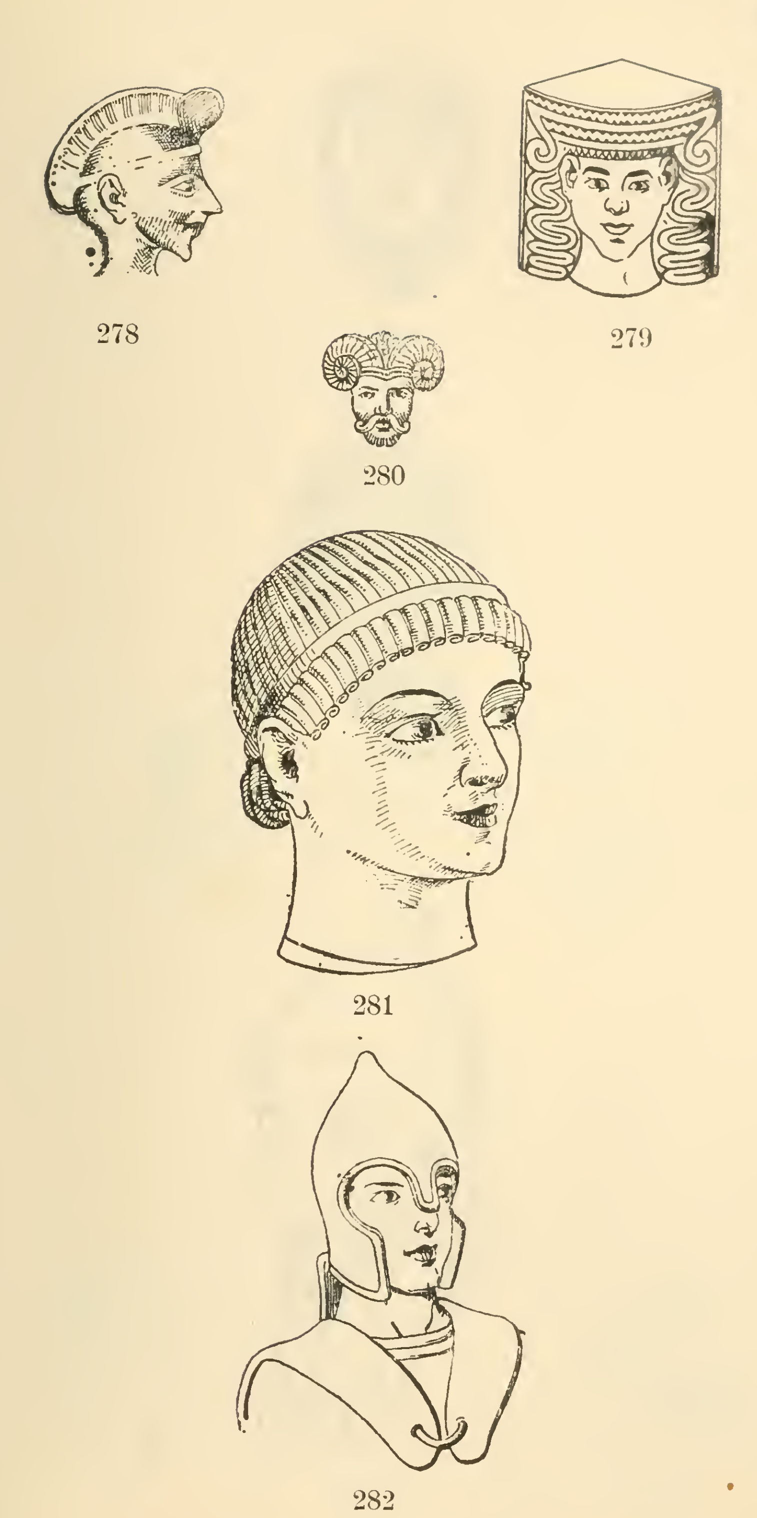
274



275

276

277



278

279

280

281

282



283



284



285



286



287

289



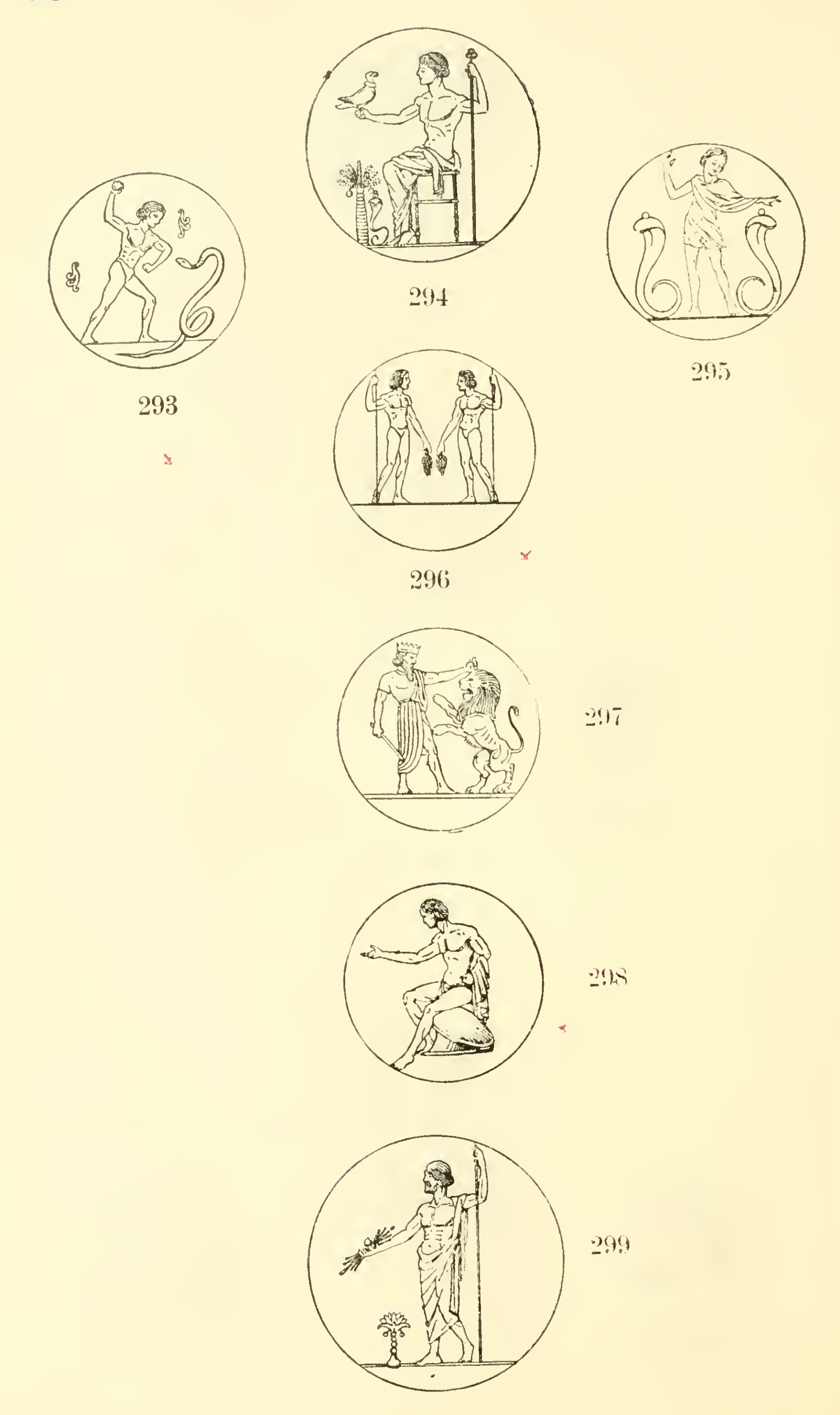
291



290



292



293

294

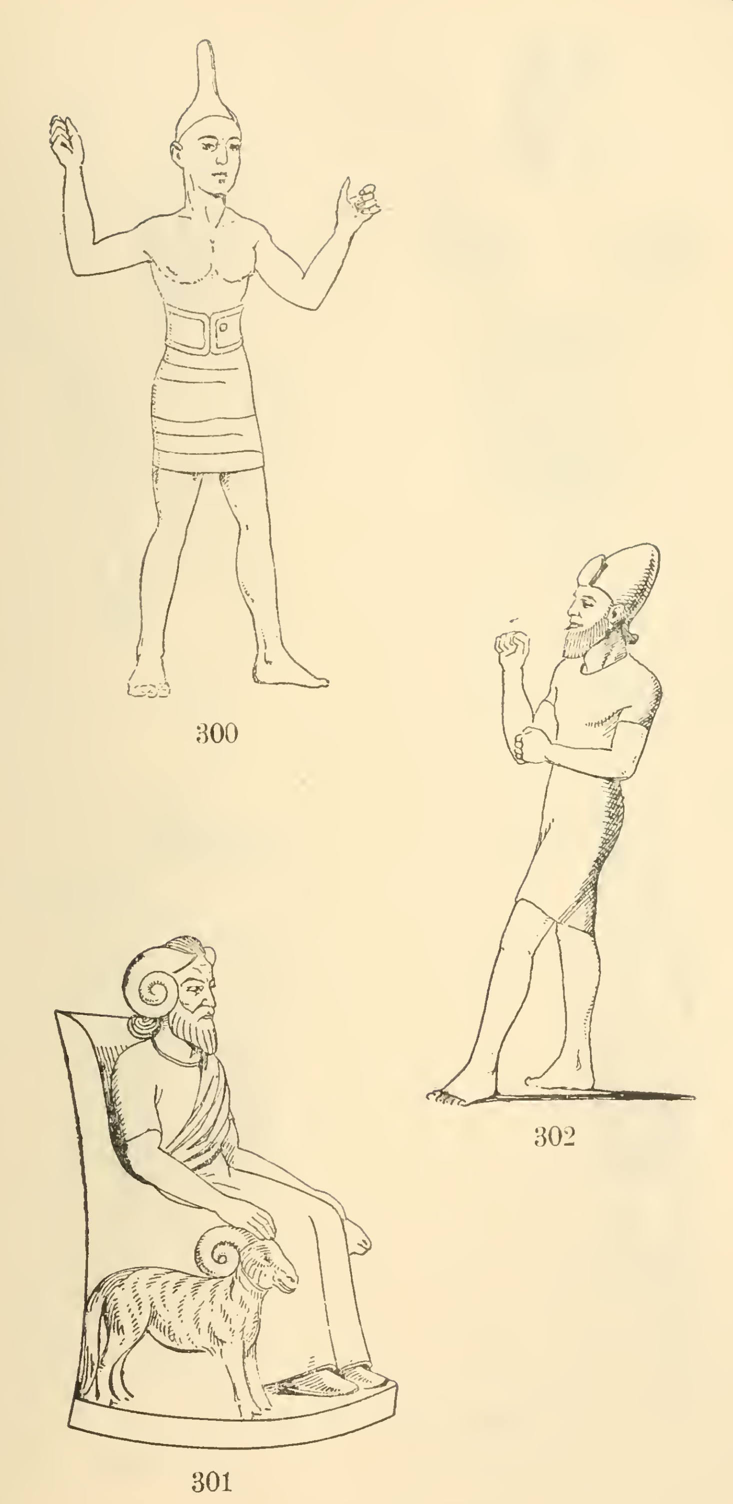
295

296

297

298

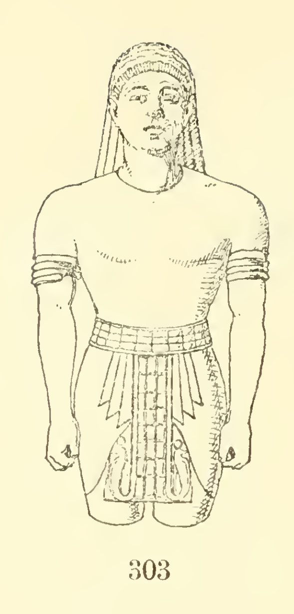
299



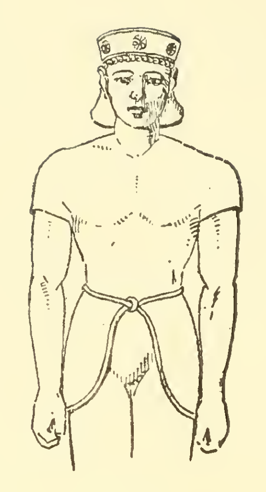
300

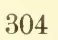
302

301



303

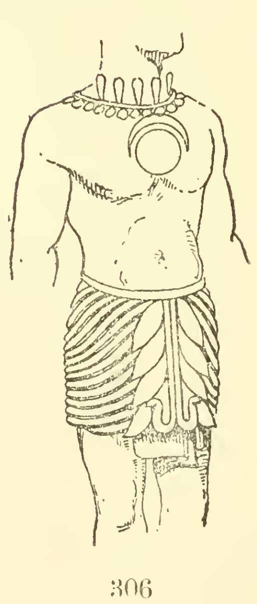




304



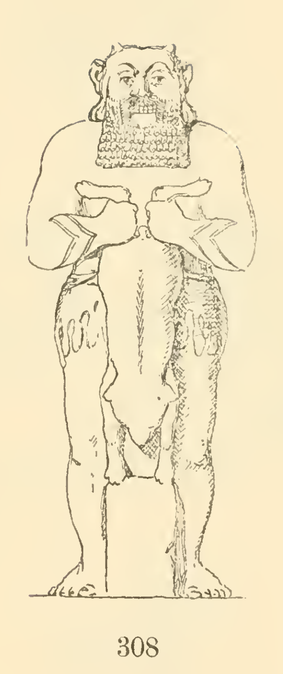
05



306



307



308



309

310

311

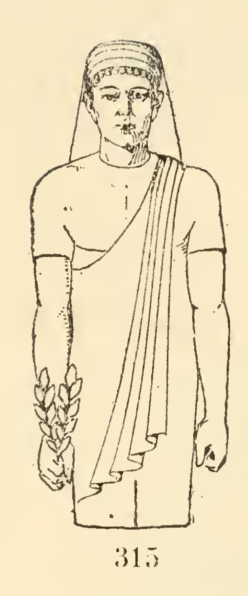
312



313



314



315



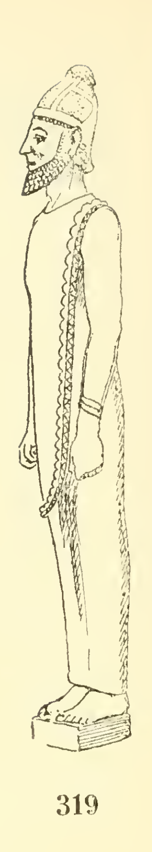
316



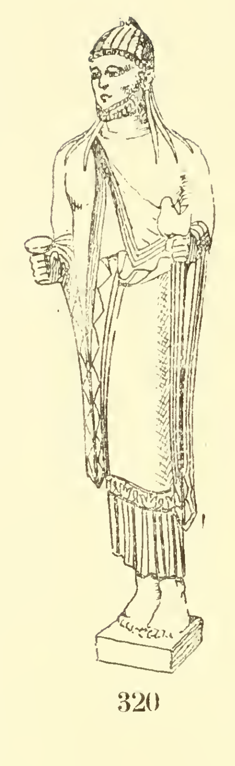
317



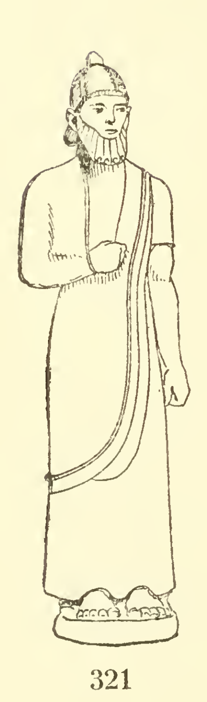
318



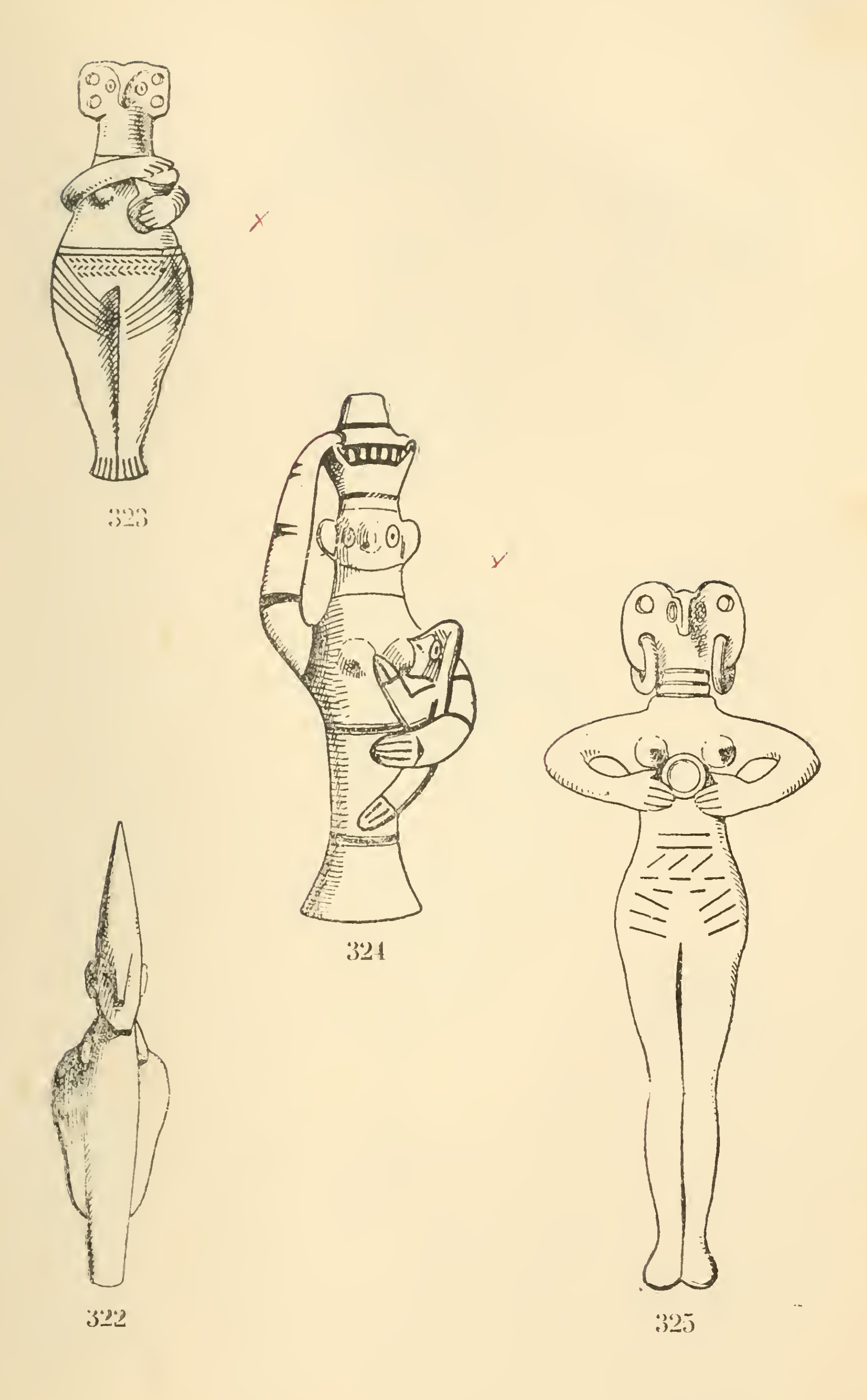
319



320



321


323
324
322
325



326

327

328

329

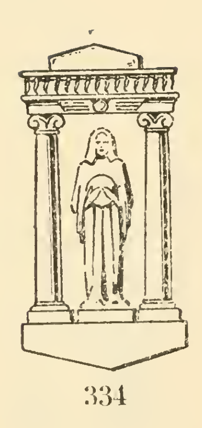
330



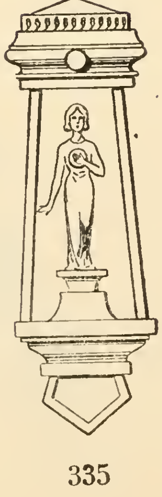
331



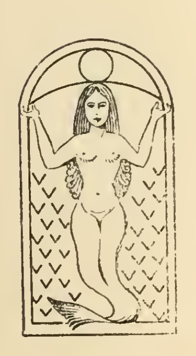
332

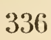


334



335





336



337



338



339



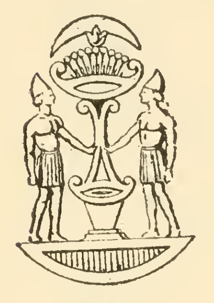
340



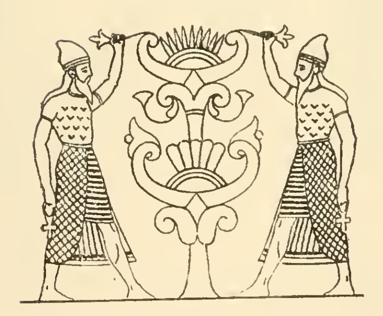
341



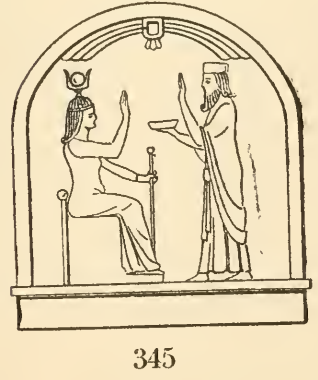
342



343



344

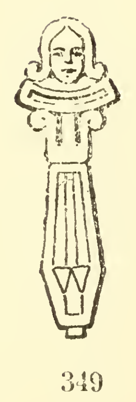


345

346

347

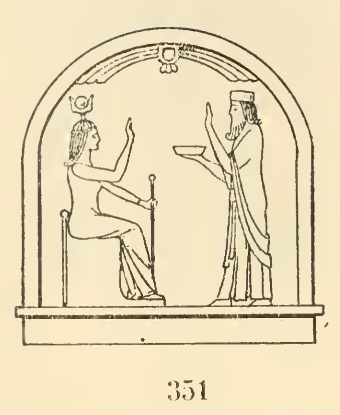
348



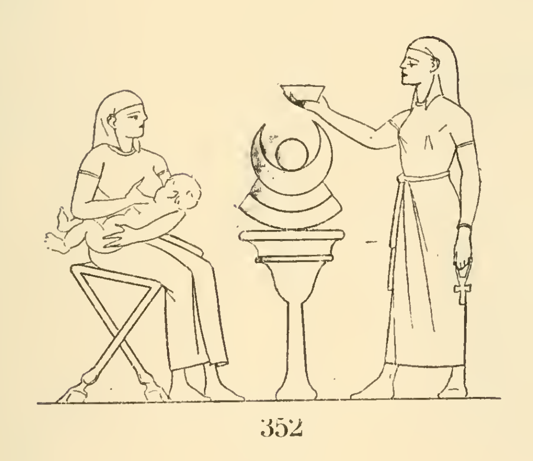
349



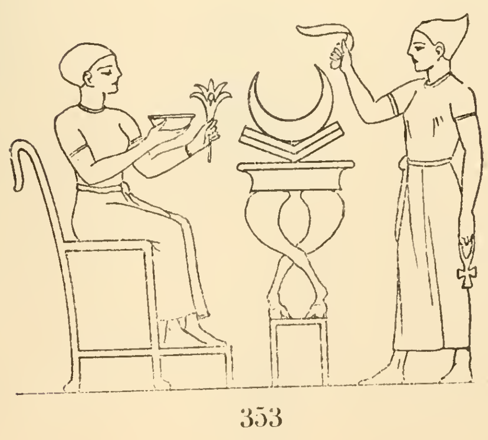
350



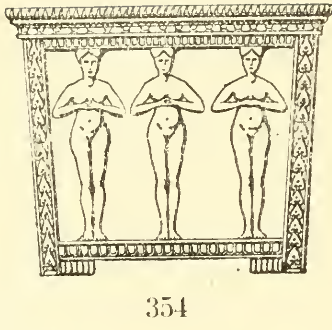
351



352



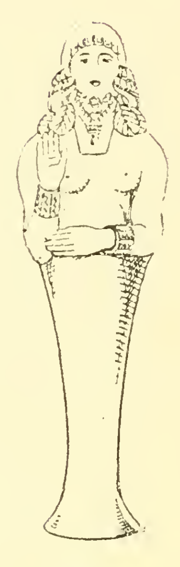
353



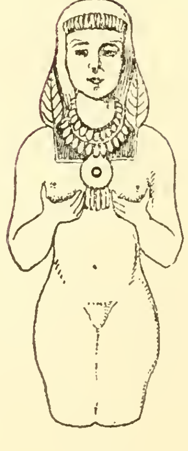
354



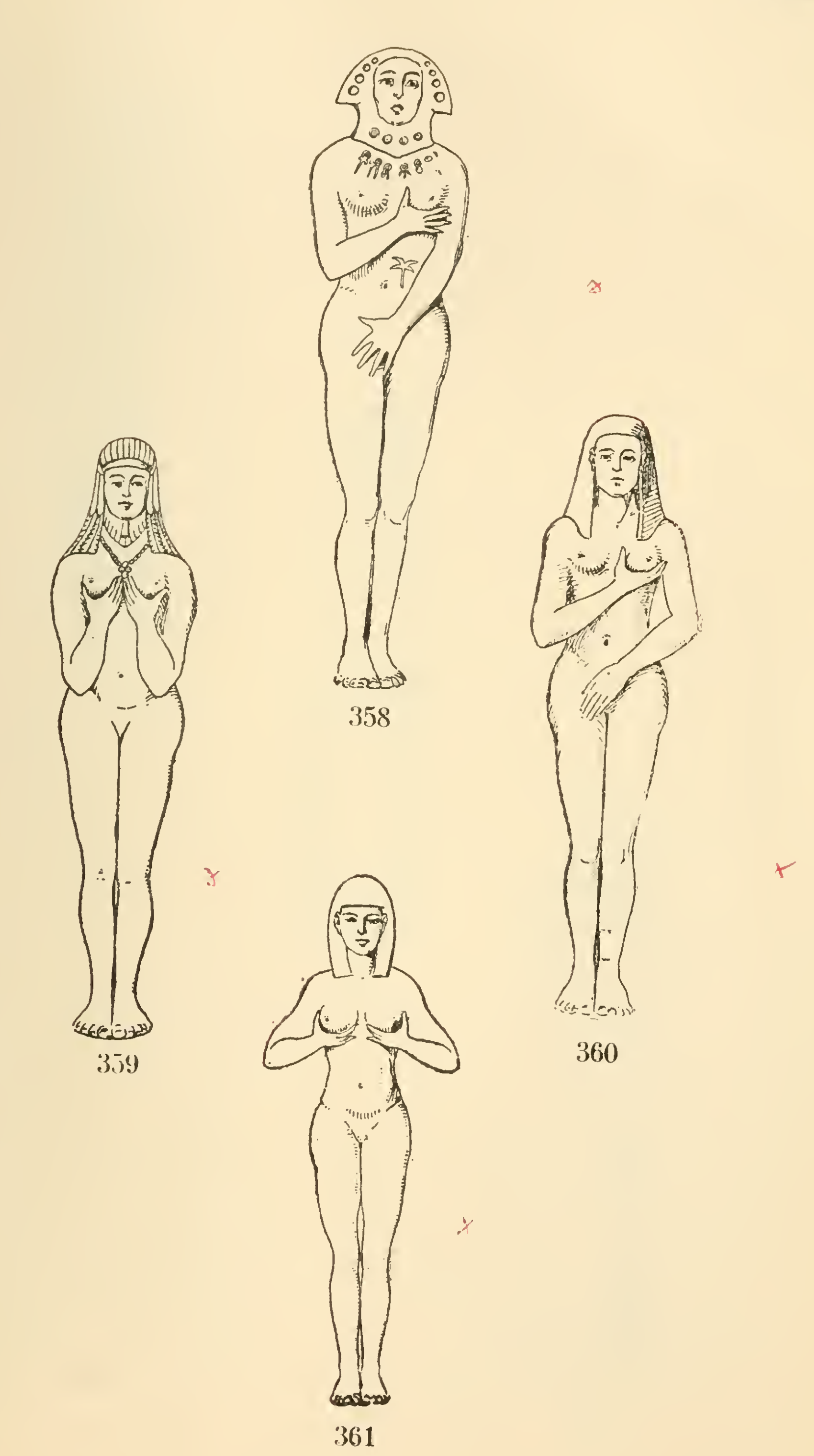
355



356



357


358
359
360
361

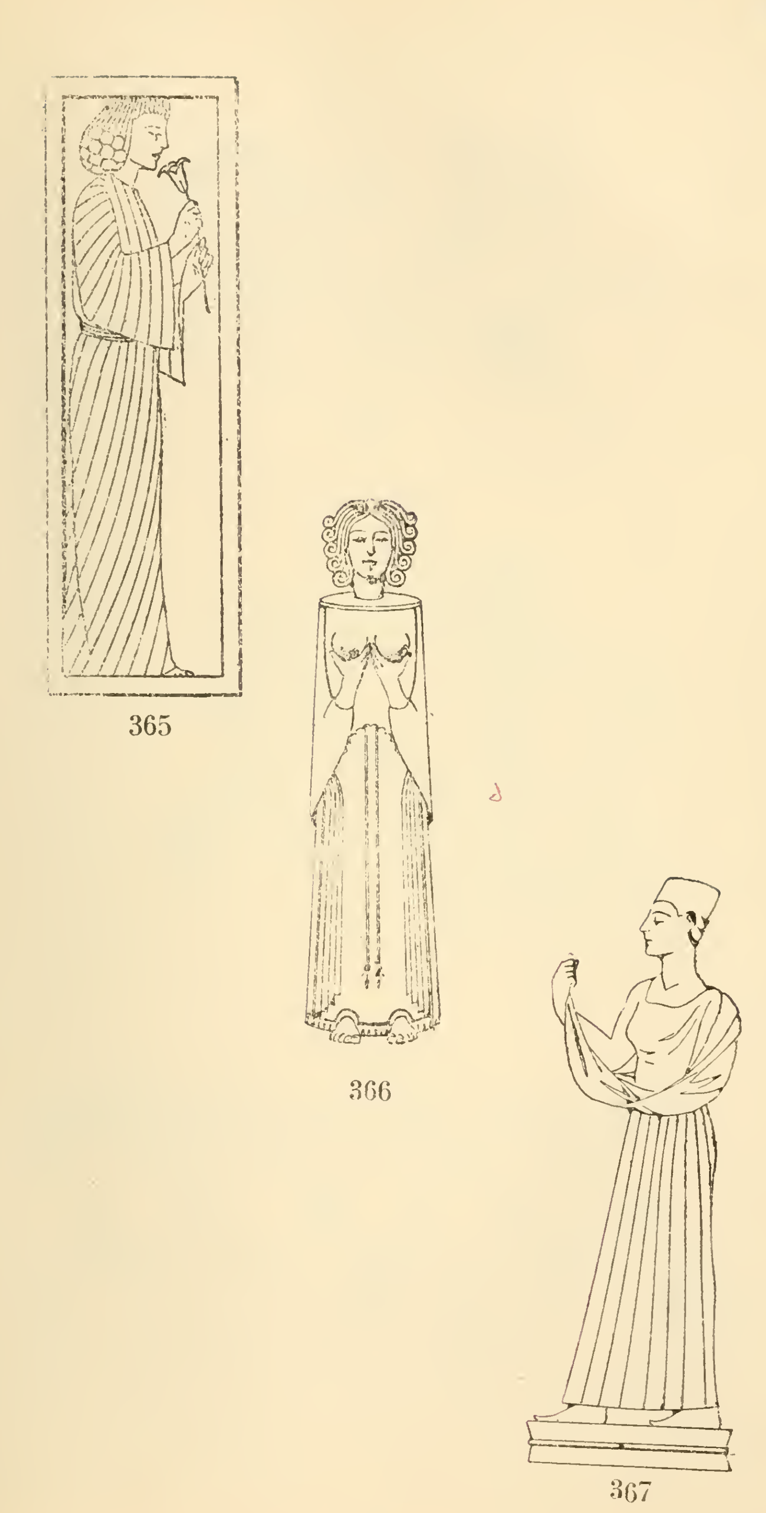


364

363



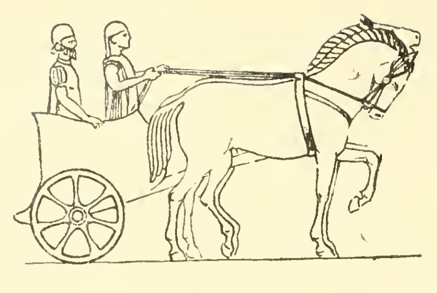
362



365

366

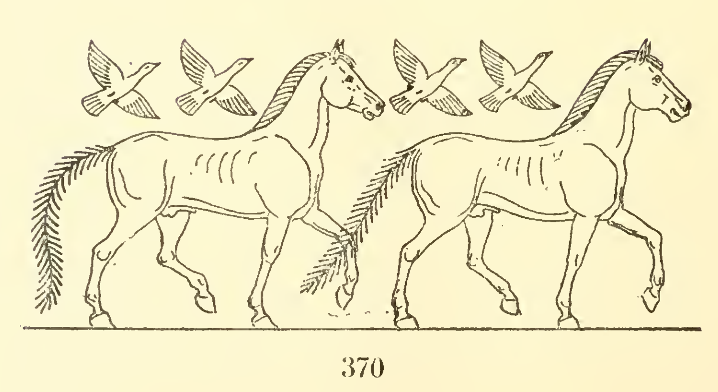
367



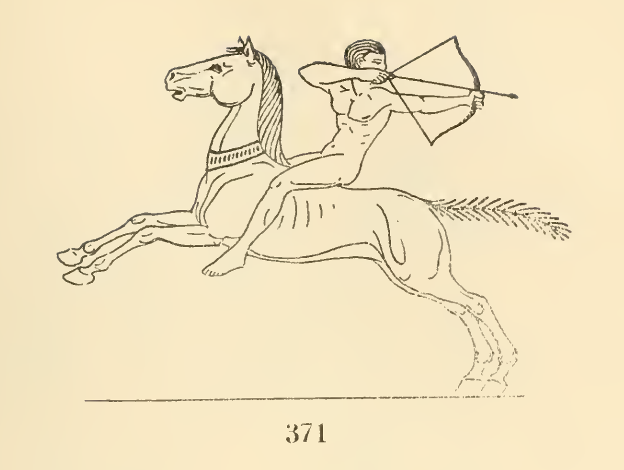
368



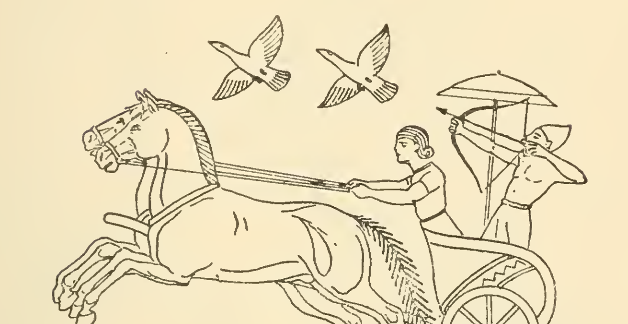
369

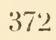


370



371

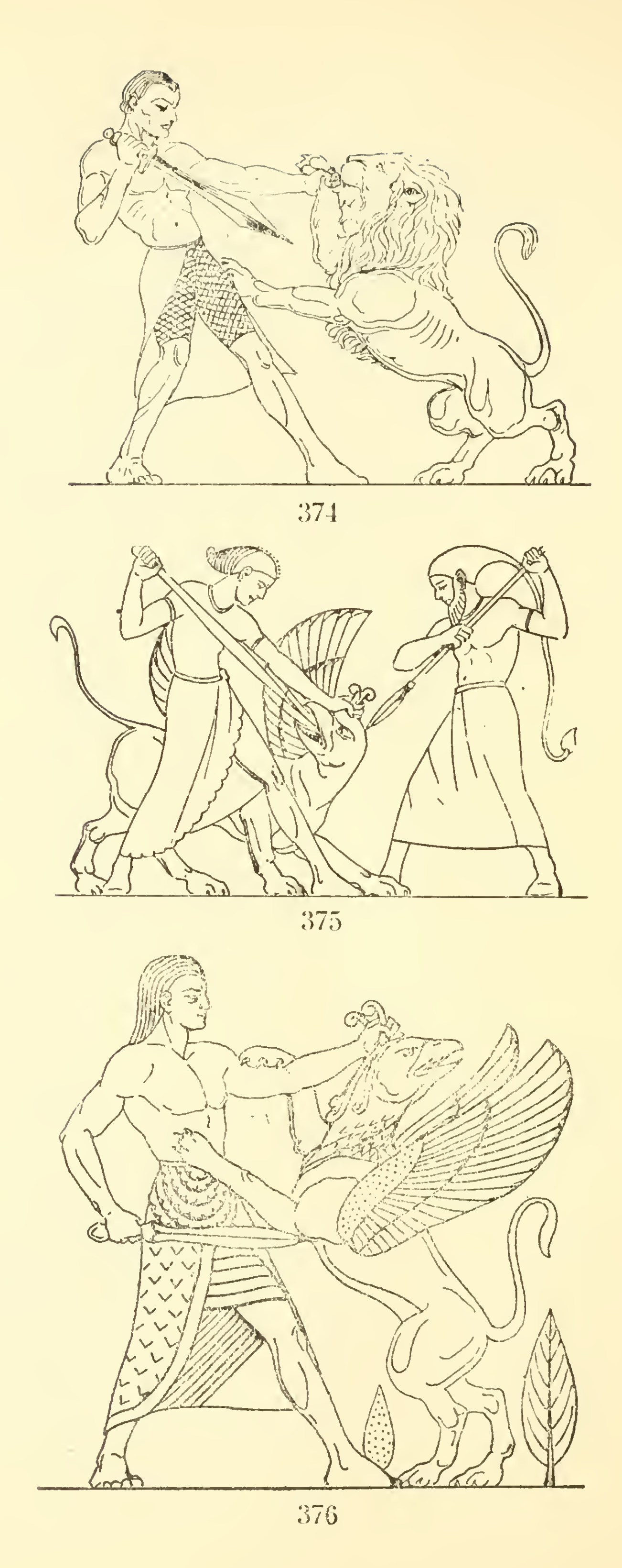




372



373



374

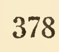
375

376

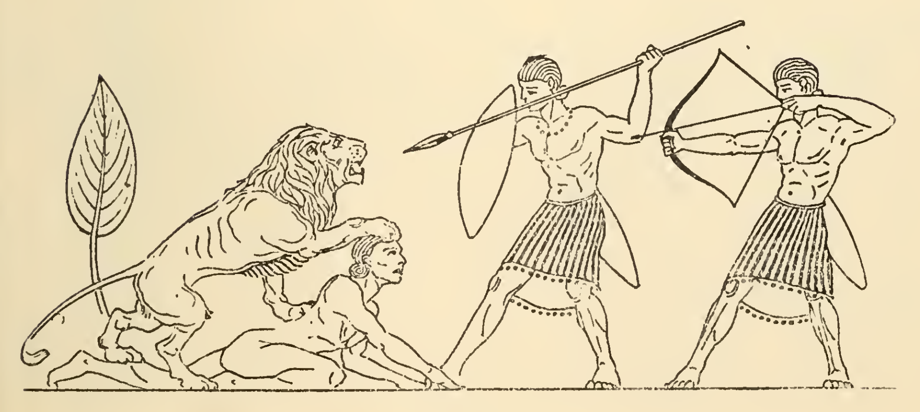


377





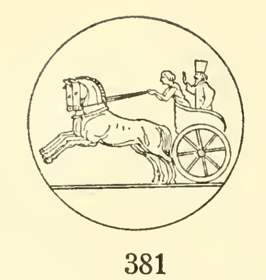
378



379



380

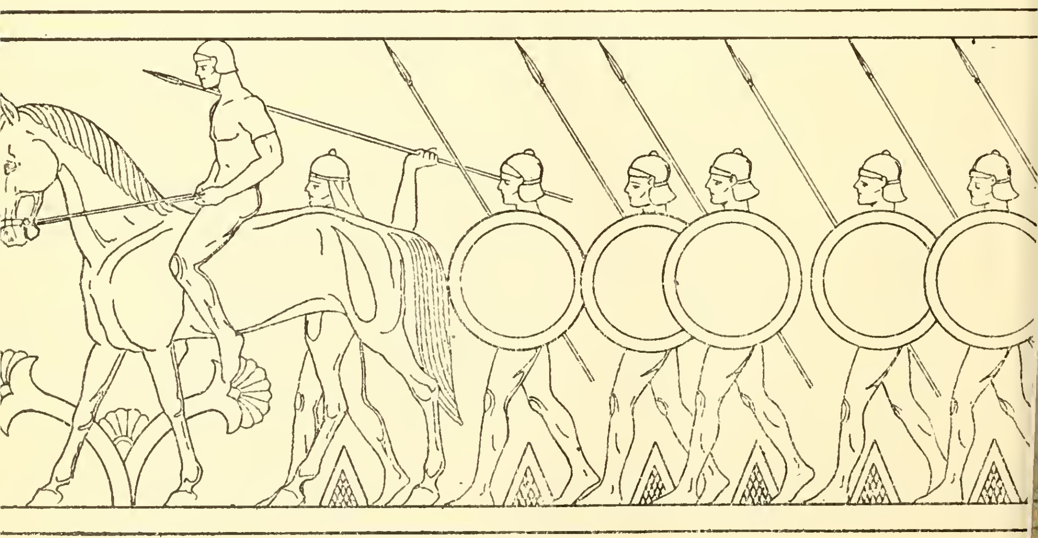


381



382

383



384



385



386



387



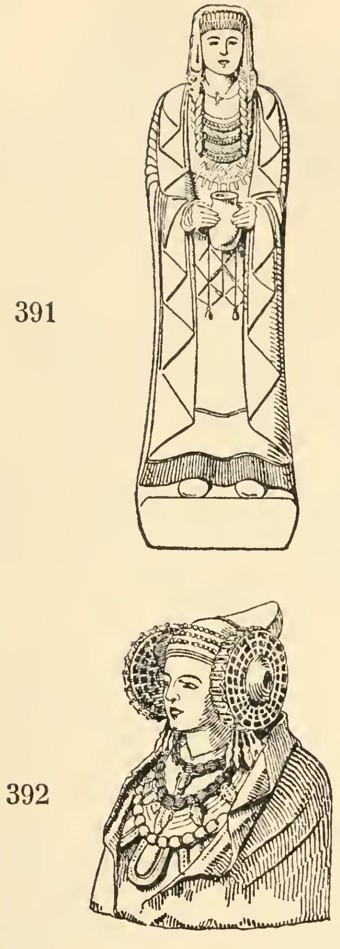
388



390

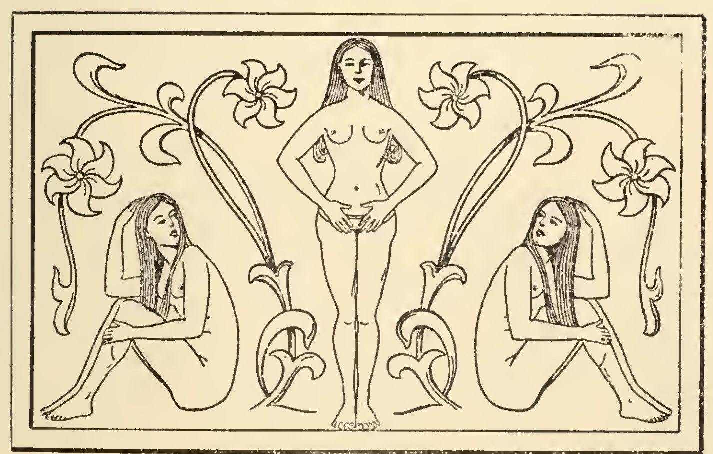


389

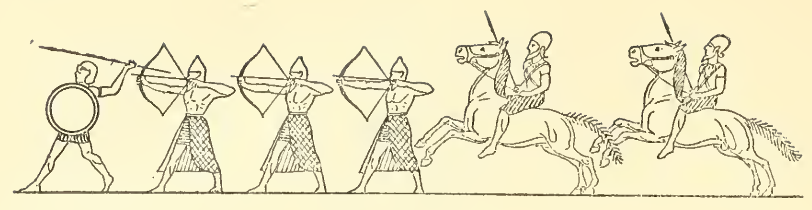


391

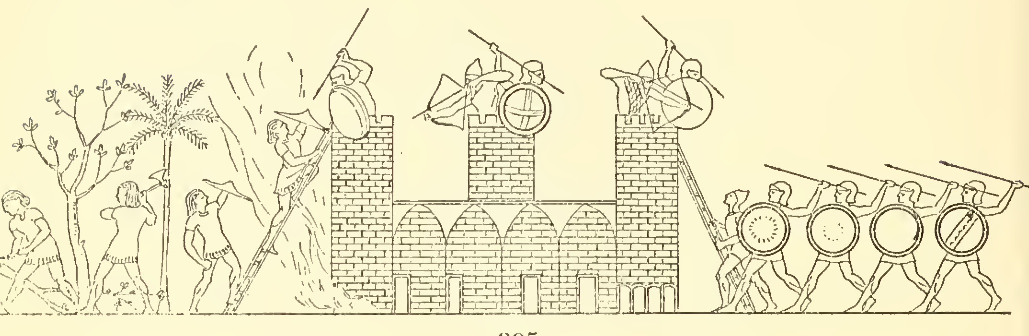
392



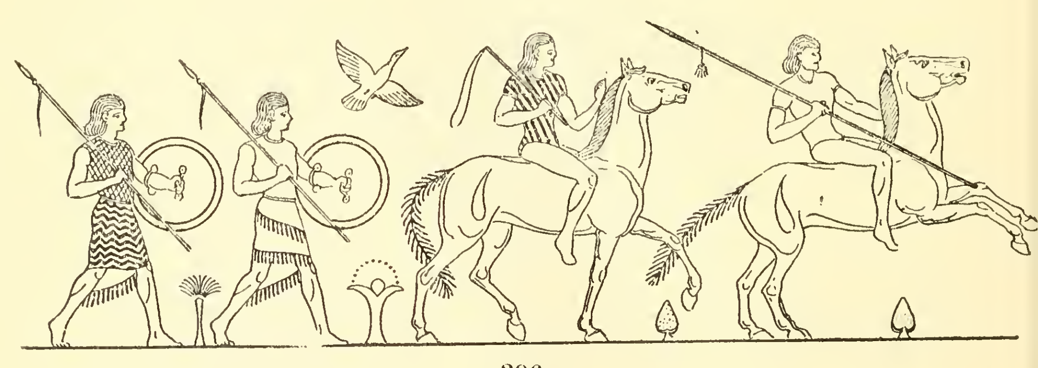
393



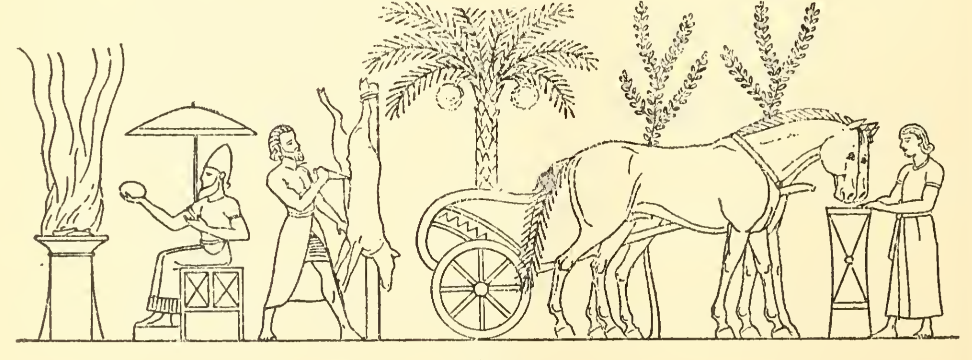
394



395



396



397

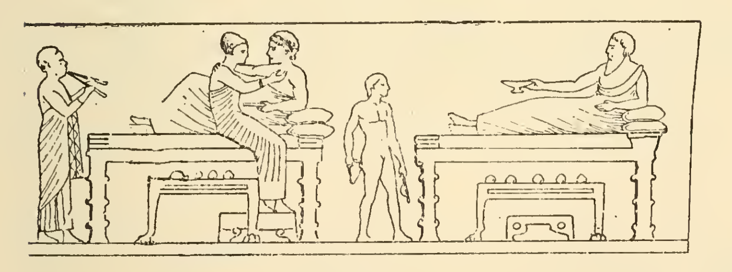


398

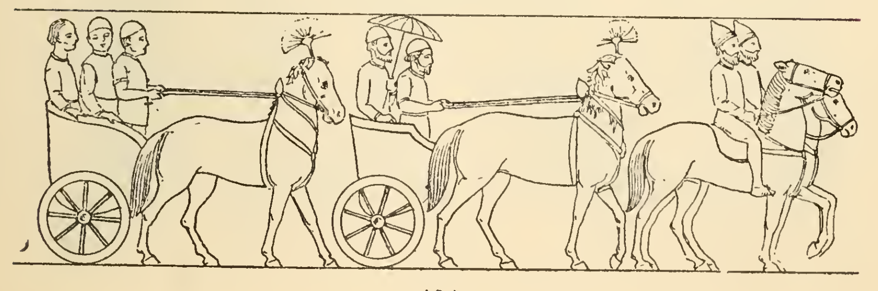


399

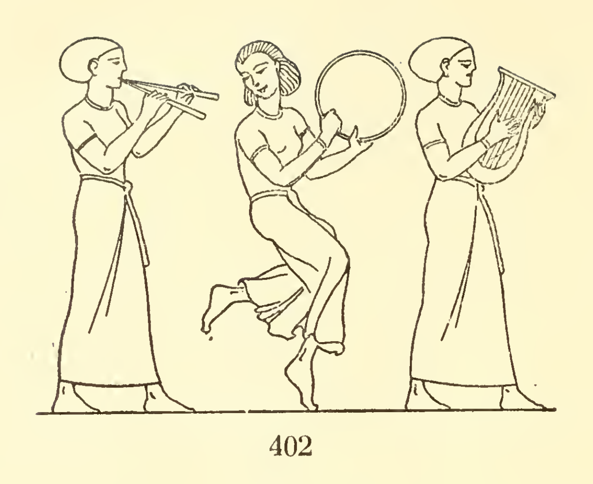




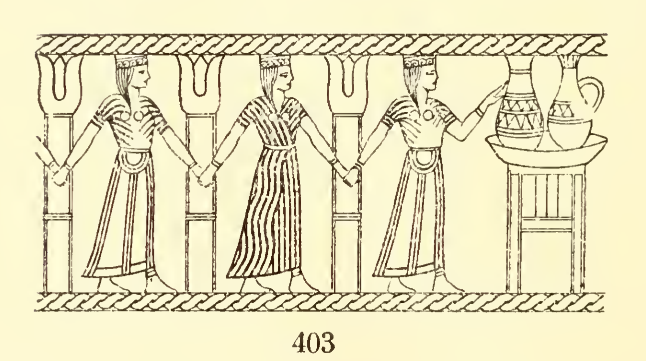
400



401



402



403



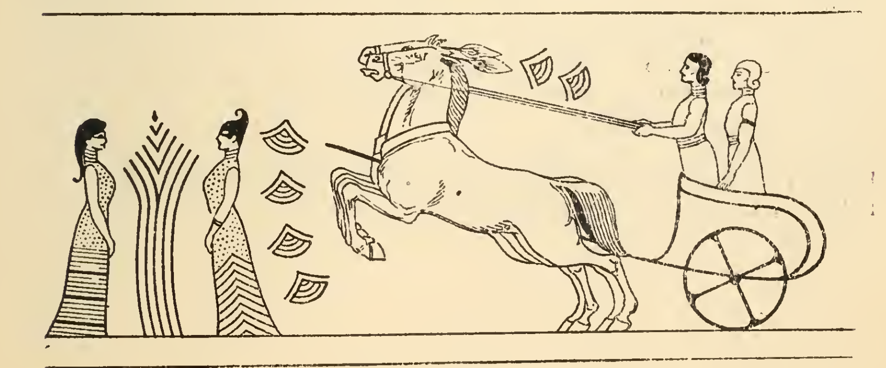
404



405



406



407

BIBLIOGRAPHIE POUR L'ART PHÉNICIEN

DOCUMENTS No. 1

Berger (Ph.) : La Phénicie.
Mémoire sur un bandeau trouvé à Batna.
Les Ex-Voto du temple de Tanit à Carthage.
Stèles trouvées à Hadrumete.
De Berton: Essai sur la Typographie de Tyr (Rev. Arch. 1854)
Beulé : Fouilles et découvertes à Carthage.
Le Bos et Foucart : Voyage Archéologique.
Bréal : Sur le Déchiffrement des Inscriptions chypriotes.
Brugsch : Histoire de l'Egypte.
G. Colonne-Ceccaldi : Monuments antiques de Chypre.
De Cesnola : Cyprus.
Salamine.
The Cesnola Collection
Clermont Ganneau : Etudes d'archéologie orientale.
L'imagerie Phénicienne.
La coupe Phénicienne de Palestrina.
Sceaux et Cachets Israélites, phéniciens et syriens,
Suivis d'épigraphes Phéniciens.
Stèles peintes de Sidon.
M. de Caix de Saint-Aimour : Musée archéologique.
Crespi : Catalogo.
A. Cara : Nota delle inscrizioni fenicia sopra monumenti della Sardegna.
A. Carnana: Report on the phoenician and roman antiquities in the group of islands of Malta.
Chipiez : Histoire Critique de l'origine et de la formation des ordres grecs.
Corpus Inscriptionum semiticorum.
Dureau de la Malle : Recherches sur la Typographie de Carthage.
A. Daux : Recherches sur l'origine et l'emplacement des emporia phéniciens
Davis : Carthage and her remains :
Doell : Die Sammling Cesnola.
Decharme : Mythologie de la Grèce Antique.
Deville : Histoire de la verrerie dans l'antiquité.
Duruy : Histoire Romaine.
Enzels : Kipros.
Euting : Punische steine. Mem. de l'Ac. de St. Petersbourg 1872.
Falbe : Recherches sur l'emplacement de Carthage.

Froehner : Catalogue de la Collection Albert Bane.
La Verrerie antique, description de la collection Charvet.
Ch. Graux : Notes sur les fortifications de Carthage.
J. Gestin : Etudes sur l'art chypriote.
Grifi : Monumenti di Cere antica.
Gerhard : Uber die Kunst des Phoenizer,
Gaillardot: Journal des fouilles (Mission Renan) .
Geographi Grocci Minores· Edit. Ch. Muller.
Heuzey : Catalogues des figurines antiques du Musée du Louvre.
Sur un petit vase en forme de tête casquée.
La pierre sacrée d'Antipolis.
Sur quelques représentations du dieu Bès.
Heron de Villefosse: Descripition des Monuments provenant de la Palestine
Helbig : Cenni sopra l'arte Fenicia.
J. Halevy : Les principes phéniciens.
Jal : Carthage, Dictionnaire de Biographie et d'Histoire.
Gust. Korte : Vasi etruschi (Monumenti . Annali dell ' Inst . Arch .)
Longperrier : Musée Napoléon III
La Trinité Carthaginoise .
De Luynes : Numismatique des Satrapies.
Essai sur le numismatique des satrapies et de la Phénicie.
Lortet : La Syrie d'aujourd'hui.
Layard : Discoveries.
Lacaze - Duthiers : Mèmoire sur la pourpre.
Fr. Lenormant : Origines de l'Histoire.
Alphabet : Dict . des Ant. gr. et rom.
Fr. Lenormant : Manuel d'Histoire ancienne.
Légende de Cadmus
et les établissements phéniciens en Grèce.
Souvra il mito d'Adone Tamuz.
Tarschish , étude d'ethn et de géogr. biblique.
Essai sur la propagation de l'Alphabet Phénicien.
Les Bétyles.
Mionnet : Description des médailles antiques
Micali : Monumenti inediti degli antichi popoli italiani.
Mariette : Notice du musée de Boulac.
Maspero : Histoire Ancienne.
Movers : Die Phoenizer.
Oppert : Deux cylindres phéniciens.
Numismatique et inscriptions chypriotes.
D'Orville : Sicula.

E. Pais : La sardegna prima del domino romano.
Perrond : De Syrticis emporus.
G. Perrot : Mémoire sur l'ile de Thasos
Renan : Mission de Phénicie. 1 vol. in-4 et un atlas in-follio de 70 planches. Paris, Michel Lévy, 1863-1874.
M. Reinach : Catalogue du Musée d'Antiquités de Constantinople.
Catalogue du Musée d'antiquités de Tchinli kiosk.
Rosellini : Monumenti.
Spano ; Bulletino archéologico sardo.
De Saulcy : Voyage autour de la Mer Morte.
Sandwith : Dif. styles of pottery found in anc. Tombs of Cyprus.
Salzmann : Une ville homerique.
De Vogue : Mémoire sur les Inscriptions phéniciennes de l'ile de Chypre.
Monnaies des rois phéniciens de Citium.
Mélanges d'archéologie orientale.
Note sur la forme du tombeau d'Eschmounozor.
Ch. Wiener : Perou et Bolivie, Récit de voyage, suivi d'études archéologiques, et épigraphiques sur l'écriture et la langue des populations indiennes.
Wilkinson : The Manners and Customs of ancient Egyptians.

Appien, — Aristote, — Athenagore, — Avenus, — Cicéron, — Diodore, Festus, — Herodien, — Hérodote, — Homère, — Josephe, — Justin, Lucain, — Lucien, — Menandre, — Pausanias, — Philon de Byblos, Plutarque, — Polybe, — Pseudo-Lucien, — Skylas, — Strabon, — Tacite Tertullien, — Thucydide, etc..

Voir page - 80-81 - 101-393 -

[illegible] - 158 a 200 - 246 - 272 - 323-324





